
3 1761 06862178 8





INTRODUCTION
A LA VIE
COMME-IL-FAUT

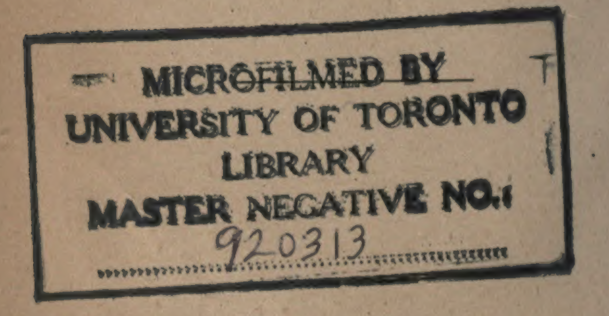
DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET CONTES

La femme baroque. — Le page. — La croix de Malte. — Couplées. — Au pays de Sylvie. — Souvenirs du marquis de Floranges. — L'Amazone blessée. — Les doigts de fée. — Le pavé du roi. — Mes relations. — Le marché aux fleurs.

VARIA

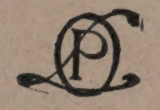
Les quatre maladies du style. — La querelle de l'orthographe. — Lettres de Chantilly. — Nos élégances. — Opinions choisies.



MARCEL BOULENGER

INTRODUCTION
A
LA VIE
COMME-IL-FAUT

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS
Société d'Éditions Littéraires et Artistiques
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

Il a été tiré à part
5 exemplaires sur papier de Hollande
numérotés à la presse.

à BERNARD

BOUTET DE MONVEL

Je ne puis oublier, mon cher Bernard, que vous prêtiez à ces quelques pages, dans La Vie Parisienne, *toute la grâce élégante et l'esprit charmant de votre crayon.*

Permettez donc que je vous les dédie, avec reconnaissance et en toute amitié.

M. B.

INTRODUCTION

A LA VIE COMME-IL-FAUT

DU NOM ET DE L'ASPECT

Vous aspirez à devenir comme-il-faut, mon cher Guillaume et ma chère Jeanne. Ce fut la profession de vos parents et vous voulez à votre tour entrer dans cette belle carrière. Je vous y guiderai volontiers. L'âge m'a donné des loisirs. Puis j'habite Chantilly, où les personnes comme-il-faut se trouvent en nombre considérable, surtout depuis qu'il y règne un golf : j'ai des modèles très riches. Paris entier vient ici chasser, jouer au golf, goûter, bavarder, exprimer son avis : on raffine. Écoutez-moi donc, je vous parlerai ainsi qu'à mes propres enfants.

Et tout d'abord, commençons par le com-

mencement : le nom. Évidemment, vos deux prénoms se présentent assez bien : Guillaume et Jeanne, voilà des termes de chez nous que l'on pourra transformer à merveille en mots anglais, tellement usuels qu'ils ne surprendront personne, et si simples qu'ils n'auront pas ce petit air « bêta » que prennent trop souvent les diminutifs. Il est presque populaire en effet de prononcer « Willy » au lieu de Guillaume : cela court le faubourg et la cité. Encore y a-t-il, toutefois, la manière de prononcer. L'on ne saurait dire *Vili*, tout uniment : le saute-ruisseau d'en face s'exprimerait ainsi. Il serait province, d'autre part, de nous lâcher pompeusement des *Ouaïlaïs*, ainsi que certaines personnes font, en déclarant par exemple : « J'irai à Chantilly pour le Derbais », au lieu de confesser, comme tout le monde, qu'elles se trouveront au Derby. Nul n'a besoin de démontrer avec tant d'éclat qu'il connaît la langue mère, la langue sacrée. C'est entendu : vous parliez anglais en naissant,

vous avez demandé à téter en anglais. Inutile de nous proclamer ça par des Ouailais et des Derbais. On dit négligemment *Ouélé*, en atténuant ces deux *é* jusqu'à en faire presque des *i*. Cela suffit bien.

Quant à « Jeanne », un simple changement d'orthographe donnera *Jane*, qui est ravissant, qui réjouit l'âme et la vue, n'est-ce pas? *Jane*... Un rien dans le mouvement de la langue contre le palais, pour prononcer le *j*, un soupçon d'affadissement dans l'*a*, et au lieu d'un bon gros et rustique *Jânne*, vous obtenez un *Jane* délicieux, et d'une distinction!....... On se le répète à plaisir : « Jane, voulez-vous faire neuf petits trous au golf? Combien je vous aime, Jane!... » Exquis.

Vous voici donc baptisés, mon cher Willy et ma chère Jane. Quant à votre nom de famille, il n'y a nulle raison pour en rougir, certes. Vous vous appelez Legrand : c'est un patronyme honorable, et que vos ancêtres vous ont laissé sans tache. Gardez-le tel que vous

l'avez reçu, mes enfants, et prenez-en bien soin. Pour plus de sûreté même, ne vous en servez pas tous les jours; mais réservez-le pour les grandes occasions, pour les circonstances solennelles, par exemple pour signer à la mairie, sur les registres de l'état civil. Dans la vie quotidienne, usez plutôt d'un autre nom, que vous exposerez à tous les risques, comme on expose un simple costume tailleur du matin à tous les hasards de la température. Quel nom choisir? Bah! n'importe lequel... Tenez celui de la petite maison de campagne que votre excellent oncle possède près de Meulan, et qui s'appelle... comment donc?... villa Germoize, est-ce bien cela?... Eh bien, mais parfait, Germoize! Pas besoin de chercher si loin, vous voyez... Vous prendrez la particule, en même temps, pour ne pas vous faire remarquer

Ah! pourtant, ici, une recommandation : de grâce, pas d'histoire, pas d'embarras, aucun chichi à propos de ce nouveau nom de famille! Ne vous faites pas imprimer des cartes de vi-

site portant un prétentieux « Legrand de Germoize », ni même « L. de Germoize ». Point. « Willy et Jane de Germoize », s'il vous plaît, rien de plus. A vous surtout, ma chère Jane, qui êtes une jeune fille, je conseille une extrême modestie. A la rigueur, et s'il y tient absolument, votre frère pourra se mettre un petit titre de comte ou de baron; cela se fait : mais ce n'est pas indispensable.

Passons au paragraphe deux. Le physique, la toilette. Une fois nommés, quel aspect devrez-vous présenter?... Le plus simple, encore et toujours. Quiconque veut atteindre au genre vraiment comme-il-faut, ne doit pas perdre de vue ce grand principe : de la simplicité, de la simplicité, toujours de la simplicité! Vous ne devez présenter quoi que ce soit de remarquable, tant sur votre personne que dans votre esprit. Ne perdez jamais cette règle de vue.

Donc, en ce qui vous concerne, Jane, vous suivrez la mode, scrupuleusement. Si celle-ci vous commande de vous enlaidir et de vous

habiller de la façon qui vous sied le plus mal, vous accepterez avec humilité ce pieux sacrifice à l'opinion commune, au goût commun. Voulez-vous être comme-il-faut, oui ou non? Si le couturier vous plante une bosse au milieu du dos, vous le laisserez faire, pourvu que vous ayez vu la même, cela va de soi, entre les omoplates d'une personne vraiment très bien. Mme N..., qui va chez les Z... et chez les de P... porte-t-elle des bas de coton tirebouchonnés, et votre cordonnier vous en propose-t-il de semblables? Prenez-les en souriant. Le devoir peut sembler amer : accompli, néanmoins, il paraît doux comme le miel.

Vous tiendrez compte, cependant, de quelques préceptes élémentaires. Quelles que soient les fantaisies de la mode, tenez toujours pour certain que les robes à pompons, à boursouflures, à drapés, à retroussis, et autres menues horreurs, sans même omettre quelque bariolage, seront toujours considérées d'un œil plus favorable que celles dont le dessin

sera dénué de la moindre complication. C'est ainsi que la tunique des merveilleuses est troublante, non moins que le sarrau des anges : au lieu que la robe compliquée des cocodettes inquiète moins les âmes.

Autre précepte. Un chapeau très haut sera dit du meilleur genre sans difficulté. Un chapeau bas passera plus rarement pour tel. On ne sait pas pourquoi. Pour les coiffures pareillement. Une tour en cheveux frisés et refrisés, tirés en l'air et surélevés au-dessus du front, voilà qui est démodé, mais qui entraînera toujours une excellente réputation. Un arrangement tout uni au contraire, des cheveux séparés modestement, comme ceux des statues grecques, et couvrant les oreilles, rien de plus suspect. Il faut qu'on voie l'oreille. L'oreille est très comme-il-faut.

Troisième précepte, ou plutôt corollaire. Suivez étroitement la mode, Jane... Toutefois ne vous habillez pas... comment dire?... ne vous habillez pas délicieusement.

A vous Willy, je n'ai presque rien à conseiller. Vous savez où logent les tailleurs anglais, les bottiers anglais : ils vous attendent. En un mot, soyez tout à fait comme à Londres, afin qu'on ne se retourne pas sur vous à Paris, quand vous passerez. Voilà...

Ah! encore un mot, pourtant : vos vêtements ne devront pas vous aller réellement trop bien. Trop est trop. Contentez-vous de la silhouette à l'ordonnance. Il y a un règlement, n'est-ce pas? Suivez-le sans faire de fantaisie. Vous verrez que cela vous prendra déjà tout votre temps.

DU CHOIX D'UNE PETITE AMIE

Vous voici donc nommés et habillés, ma chère Jane et mon cher Willy. Vous vous appelez Jane et Willy de Germoize : très joli ! Vous avez décidément renoncé, Willy, à prendre un titre de comte ? Ce n'eût été pourtant guère voyant. Mais vous raffinez sur la simplicité, l'on ne peut que vous approuver. Vous en serez quitte pour dire aux gens, de ci, de là, comme sans y penser : « Si je portais mon titre... » Et aussitôt : « Bah ! en République, pourquoi faire ? »

Vous me semblez impeccables tous deux. Rien à reprendre dans la tenue : Jane est mise à la mode, avec un chapeau vertical, autant

qu'il est permis, pas trop enfoncé, une coiffure qui dégage l'oreille, une robe assez compliquée, juste ce qu'il faut pour n'être pas absolument jolie, enfin. Willy nous revient droit de Londres, mais paraît plus que son âge, car ses vêtements ne lui vont pas tout à fait aussi bien qu'il serait possible. C'est parfait! Maintenant, mes enfants, il s'agit de chercher, pour vous, Willy, une compagne, et pour vous, Jane, un acheteur.

Car vous comprenez bien, mon cher garçon, que faire la fête comme un vagabond, comme un bohème, au fond, ça finit par marquer très mal ! Si vous vous laissez aller à ces mauvaises façons, pendant quelque temps, on parlera de vous sur un ton assez joyeux et sympathique, on clignera de l'œil, et l'on dira : « Ce sacré petit Germoize, je l'ai encore rencontré cette nuit, fin saoul, dans tel bouge... » On le dira même d'autant plus volontiers que l'on se révèlera ainsi soi-même comme un intrépide viveur, habitué aux pires

débauches, et commensal ordinaire de tous les lieux orgiaques. Cependant, peu à peu, une pauvre réputation s'établira autour de vous, Willy. On ne vous blâmera pas encore positivement, mais on demandera : « Avec qui était-il ? » Force sera bien de répondre : « Je ne sais pas... Avec des grues... » Or, remarquez que déjà ce ne sera plus très favorable, ce terme méprisant : « Des grues ! » Si l'on eût voulu vous flatter, on eût dit seulement : « Il était avec des poules ».

A la longue, on ne parlera même plus de grues, mais on usera de bien plus vilains mots pour qualifier nos amies. Et à vous voir « trôler » partout avec de nouvelles gredines, vous passerez petit à petit pour un garçon qui a des goûts vraiment canailles, ou pis que cela, franchement vulgaires ; vous ne serez pas intéressant, on n'attendra rien de vous ; les vieux noceurs du temps de Jules Grévy, qui pourraient ensuite vous servir de parrains dans les cercles, et qui sont de fins psycho-

ogues, en concluront que vous êtes dépourvu de cœur, puisque vous n'aurez pas été capable, en tant d'années, de contracter seulement une petite liaison de rien du tout ; ou encore, si vous ne voulez absolument pas promener une maîtresse en titre, comme tout le monde, vous serez — songez, malheureux, que c'est la plus grande catastrophe qui vous puisse arriver — considéré comme un original... Miséricorde !

D'un autre côté, il faut, de toute nécessité, que vous fassiez la fête. A votre âge, Willy, rien n'est plus comme-il-faut. Si vous vous en absteniez, vous passeriez pour sournois, bizarre, anormal peut-être, et encore ici — horreur ! — vous vous feriez remarquer. Godaillez donc, sans hésitation et sans inquiétude. Seulement, ne vous livrez pas seul à cette vie de dissipation réglementaire. Menez-y comme compagne une amie convenablement choisie, et dont, autant que possible, vous ne changerez pas. Cette fidélité dans la noce, cet

attachement incorruptible au milieu des plus crapuleuses vadrouilles, feront la meilleure impression. Vous gagnerez par là plus de valeur marchande, quand il s'agira ensuite de vous placer comme consort dans une riche famille. Et puis, votre liaison vous fournira un excellent sujet de conversations voilées, de galantes allusions, et de propos indiscrets, avec toutes les jeunes femmes du monde que vous pourrez rencontrer par la suite : car, vous ne l'ignorez pas, les femmes honnêtes n'aiment rien tant que s'occuper de celles qui ne le sont pas, et depuis le temps qu'il y a des filles, les dames vertueuses en parlent avec une gaillardise ravie, comme si on venait de les inventer. Les matrones, fussent-elles en leur printemps, s'amusent longtemps des mêmes choses.

*
* *

A présent, mon enfant, une grave question sera de choisir votre amie. Elle ne doit

pas être trop riche, on vous tiendrait pour entretenu. Ne vous récriez pas ! Un gigolo comme vous encourra toujours ce soupçon, si — fût-ce au prix de sa ruine — on le rencontre avec une femme ornée d'une trop grande automobile, de fourrures trop chères et de perles en nombre incalculable.

Par contre, le trottin est très mal porté, et même le trottin supérieur, le trottin au carré, ou au cube, j'ai nommé le mannequin de grandissime maison de couture. La plèbe des music-halls ou des cabarets de nuit, laissons ça, c'est pour les calicots ou les fonctionnaires en bombe.

Laissons aussi le théâtre, Willy. Sans doute quelques personnes honorables ont leurs habitudes dans des loges d'artistes : ce ne serait pas une faute que de les imiter, certes; toutefois, que la prudence vous en détourne ! On aura beau concilier, le monde du théâtre et le monde tout court ne se ressemblent guère plus que le jour et la nuit. Dans le

premier, on tente de grands efforts pour tenir conversation — quelle pose! — pour faire de l'esprit — quel genre ! — pour sembler au courant, vaille que vaille, des choses littéraires — comme un journaliste, fi donc!... Autant s'épargner tout ce surmenage : on s'y épuise, on se commet, on s'expose à la fréquentation de gens de lettres qui ne sont d'aucun cercle, ainsi qu'à se voir raillé par ces espèces, affublé des sobriquets les plus impertinents; et finalement on est trompé par un vieux cabot. Rien d'aussi désobligeant !

En résumé, mon garçon, ce qui vous conviendra, c'est une demi-mondaine élégante, toutefois non ébouriffante; à l'aise, et point millionnaire cependant. En outre, que ce ne soit pas une « lumière », ni un bas-bleu : vous n'allez pas jouer à l'intellectuel, je suppose ? Non, mais vous vous abrutirez bien gentiment, tous les deux, dans les lieux de plaisir admis universellement pour tels, et vous y

gagnerez l'un et l'autre une considération de tout à fait bon ton.

La prochaine fois, Jane, je vous parlerai de votre vente matrimoniale...

Ah ! mais à propos, mon cher Willy, j'oubliais ! Il y a l'adultère. Vous allez sans doute m'interroger sur l'opportunité d'avoir quelque liaison avec une femme du monde ?... Dieux ! à aucun prix, mon enfant, sous aucun prétexte ! Ne vous embarquez pas dans une telle aventure ! C'est dangereusement prétentieux !... Et puis, méfiez-vous : si vous ne vous montrez pas discret, en effet, vous serez blâmé ; si au contraire vous l'êtes, alors vous inquiéterez, on se demandera pourquoi vous ne faites pas la fête, comme on doit la faire à votre âge, et l'on craindra que vous ne tourniez au don Juan, ce qui n'est pas très comme-il-faut, je vous en préviens. Enfin, l'adultère singularise jusqu'à un certain point : vous en voyez donc le péril !...

DE LA VENTE MATRIMONIALE

Voici venir, ma chère Jane, le moment où vous allez accomplir l'acte le plus important de votre vie. Je ne dis pas le plus grave, mais bien le plus important. Vous allez passer en vente. Un monsieur va venir, qui vous achètera à vos parents, et il voudra que ce soit le moins cher possible; mais vos parents tiendront bon, mordieu! et il faudra que ce monsieur casque, ou qu'il s'adresse ailleurs, dans les prix plus modestes.

Je ne sais, mon enfant, si l'importance de cet acte commercial vous apparaît clairement. On devient si frivole, aujourd'hui, si prompt à rire et à plaisanter, que les plus émouvantes

négociations financières s'accomplissent parfois en un moment, comme s'il s'agissait d'une bagatelle. Peste ! un mariage est pourtant un marché auquel les parties contractantes, c'est-à-dire les parents, devraient songer longuement : on livre pour la vie, contre rémunération, sa fille à un quidam que l'on ne connaissait souvent point deux mois auparavant, et dont on ne sait même pas s'il ronfle la nuit... Il faudrait pourtant s'attacher à ces détails : il est clair qu'un homme qui ronfle, et qui est vraiment trop révoltant au petit jour, devra donner plus d'argent, ma chère Jane, pour passer la nuit en votre compagnie, qu'un svelte page, ravissant à minuit, et encore séduisant au fin matin. Mais les parents ne sont pas sérieux !

Cependant, je devine ce que vous allez m'objecter. Déjà, en effet, une moue charmante obscurcit vos traits, et vous vous écriez, animée par le plus aimable courroux : « Allons

donc ! nous ne sommes plus au grand siècle ! En ce temps-là, les pères mariaient leurs filles sans les consulter, et, autant dire, les vendaient comme des poules ou des oies. Mais aujourd'hui, c'en est fait de ces mœurs barbares »...

Bien entendu, ma chère fille ! Vous avez pleinement raison. Les parents qui se comporteraient, à notre époque civilisée, comme sous Louis XIV, seraient très mal jugés. Du reste, ils n'en ont même pas le pouvoir ; et aussi bien, quand ils l'auraient, à quoi leur servirait-il ? Il y a peut-être, dans le monde des trottins, ou chez les personnes de mauvaise vie, ou parmi ces naïves étrangères qui viennent se polir à Paris, il y a sans doute des créatures inconscientes, irresponsables, qui sont assez légères, ou assez mal élevées, pour risquer ce qu'on appelle un coup de tête, et que l'on ferait d'ailleurs beaucoup mieux de nommer un coup de toute autre chose. C'est-à-dire, enfin, qu'elles épouseront fort bien

un joli garçon démuni d'argent, voire de titre.

Mais chez les jeunes filles comme-il-faut, un tel scandale est-il à craindre? En aucune façon!... Non pas que les demoiselles du monde soient insensibles à l'amour : au contraire, entre la minute précise à partir de laquelle l'une de ces délicieuses enfants est fiancée avec un monsieur, et l'heure exacte qui suit son voyage de noces, l'amour est excessivement bien vu. Toutefois, il y a plaisir à constater le merveilleux hasard qui pousse ces vierges sensibles à tomber précisément toujours amoureuses d'un garçon qui a une position, une dot, ou des espérances magnifiques. Que si d'aventure le monsieur qu'elles aiment se trouvait un peu démuni d'argent, c'est donc alors qu'il possède un titre, ancien ou récent, vrai ou faux : un titre en effet constituant ce qu'on appelle des « avantages sociaux ».

Aussi bien ce dernier cas lui-même — bien qu'appréciable — n'a-t-il pas tout à fait bon

air : il sent un peu son arrivisme. Vous épousez un titre, soit; mais, ce faisant, on vous remarque. Un titre, tout à fait un titre! Diable! on vous jalousera, et dès lors, vous sentez le danger. Cependant, la passion, de la part d'un gentilhomme pauvre, se nomme encore un mariage d'amour : on sourit, on s'attendrit. En revanche, toute faiblesse d'une jeune fille envers un roturier sans dot n'est plus qu'un coup de tête, et il n'y a rien au monde de moins comme-il-faut.

Par conséquent, vous me voyez très rassuré, Jane, touchant les jeunes personnes distinguées de votre génération : elles tombent amoureuses, certes, mais toujours, par bonheur, ces tendres inclinations les poussent vers des capitaux. Si bien qu'il serait vain, grâce aux dieux, d'en revenir aux mœurs d'antan, et de marier malgré elles des enfants si heureusement douées, qu'elles ne sauraient s'émouvoir au-dessous d'un certain chiffre de rentes.

Cependant je voudrais que vous fussiez par-

faite, ô ma chère Jane! Je voudrais que vous eussiez pour l'argent une vénération si profonde, une telle piété, un culte tellement immense que rien ne pût vous en détourner, que vous ne fussiez sensible ni à la laideur d'un homme, ni à son âge avancé, ni au ventre qu'il peut avoir, ni à ses infirmités, ni à ses manières de collégien, ni à ses lèvres repoussantes, ni à ses mains de cultivateur, ni à son langage puéril, trivial, gênant, ni à sa grossièreté, ni même à sa saleté, ni à sa race, ni à sa nationalité, ni à rien enfin, pourvu seulement que ce soit un monsieur qui puisse faire tinter du bel or trébuchant, un « type qui ait de la galette », enfin un potentat, un seigneur, un jeune homme digne d'être pris en considération par une famille consciente et soucieuse de sa responsabilité.

Il n'y a, direz-vous, aucune différence entre votre mariage, ainsi compris, et ce qu'on appelle, dans les journaux, la « traite des blanches »? Oh! peut-on bien penser une

chose pareille ! Maïs écoutez donc les gens, ma petite, et vous verrez ! Dès qu'un mariage est décidé, et sitôt conclus les préliminaires de la vente, c'est-à-dire les fiançailles, entendez-vous de toutes parts le concert des phrases attendries, voyez-vous quel sourire adorablement ému se dessine sur tous les visages ?

— Les deux enfants sont dans la joie, naturellement !...

— Ils s'adorent : c'est délicieux de les voir...

— Je ne vous demande pas si vous êtes heureuse !

— C'est un garçon très intelligent, très sérieux...

— Une petite fille très bonne au fond...

— Ils sont si gentils, tous les deux !

— Les parents semblent radieux, ma chère, et les futurs, bien entendu, dans le ravissement...

Etc... etc... Tout le monde pleure, tout le monde prend une petite voix mélancoliquement douce, comme pour dire : « Cela est si

consolant d'assister à de tels spectacles ! » Et pourtant tout le monde sait que, sans dot, il n'y aurait eu ni tendres larmes, ni embrassades, ni ravissante idylle... Mais, s'il vous plait, voyez-vous le moindre rapport entre la « traite des blanches », qui ne fait pas pleurer les gens du monde, et ces mariages qui les jettent en pâmoison ?

Ma chère enfant, je n'ai donc qu'un mot à vous dire au sujet de votre vente prochaine, à savoir qu'il vous faut montrer courageuse, intrépide, cornélienne même. Plus vous serez riche, plus vous aurez ensuite le droit de tout oser, de tout faire. Pauvre, au contraire, on se montrera pour vous d'une injustice révoltante, d'une sévérité inouïe. Donc, n'hésitez pas, ne vous laissez partir qu'au plus haut prix : fine et jolie comme on vous voit, déjà pourvue d'une dot agréable, vous pouvez prétendre à tout, et il ne serait même pas trop ambitieux de songer à épouser ce gros dégoûtant, crachant

et immonde baron de Scherzmahn, qui est atrocement riche, mais que vous obtiendrez sans peine si vous savez vous y prendre : seulement, hâtez-vous, car, au point où il est, il ne faudrait pas trop l'attendre.

Quant à son nom, il va de soi que vous le changerez. Vous ferez d'abord un « baronnet » de votre mari, ce qui fleure délicieusement la finance anglaise, et non plus la banque allemande; puis vous l'appellerez Cheersman; et avec tant de millions, vous serez lady Cheersman, pour tout le monde, avec beaucoup de grâce. Tel est l'avenir que je vous souhaite de tout cœur, ma chère Jane.

DE LA CONVERSATION

C'est à vous deux ensemble que je m'adresse, cette fois, mes chers enfants...

Mais, tout d'abord, il me faut vous féliciter, Jane. Eh ! quoi, vous voici donc, si tôt, et de façon si magistrale, fiancée au vieux Scherzmahn?... Vous serez dans deux mois lady Cheersman?... Pardieu ! mes compliments !... Vous êtes charmante, ma petite, et il y a plaisir à vous conseiller. Savez-vous bien que vous avez mis là votre main délicate sur une des plus colossales fortunes de notre vieille Europe? Et, entre nous, le bonhomme n'en a pas pour longtemps : il est cardiaque. Voilà une jolie union, ou je ne m'y connais pas.

Ayez soin d'établir immédiatement, dès votre mariage, la maison sur un très grand pied : Scherzmahn possède déjà des tirés splendides près de Rambouillet, c'est quelque chose. Mais il faudra que lady Cheersman ait son yacht et un équipage de chasse : ainsi, une fois veuve, vous n'aurez plus qu'à continuer, et vous verrez chez vous tout ce qu'il y a de fin en fait d'Altesses. Votre carrière s'annonce admirable, ma chère fille, et vous m'en voyez profondément ému.

D'autre part, je suis content de vous également, Willy. Vous faites avec Zozie Duminy une noce parfaitement impossible à distinguer de la noce que font vos petits amis avec d'autres femmes, exactement pareilles à Zozie. C'est très bien. Vous irez loin, vous aussi. Avec vos fortunes personnelles et les dots que vous gagnerez, Jane et vous, Paris un jour vous appartiendra. Nous fonderons alors un journal, voulez-vous ?

Cependant, au cours de votre vie future,

vous serez fatalement appelés à faire la conversation avec d'autres personnes, vous surtout, Jane, qui presque tout de suite allez tant recevoir! Or, vous comprenez qu'il ne s'agit point de parler comme des étourdis. Comment vous exprimerez-vous, dans quelle mesure vous ferez-vous entendre, quelles opinions aurez-vous sur chaque chose? Eh bien! voici :

1° Langage. — Vous tâcherez de le rendre excessivement simple, rudimentaire même, et assez commun. Rien de plus distingué, pour un homme et une femme du monde, que de parler comme le mercier du coin ou la papetière d'en face. Toutefois, je ne vous conseille pas d'être grossiers, mes chers enfants! Bien au contraire, les gros mots doivent amener sur votre visage une moue offensée. Le vocable fameux qu'un général d'Empire prononça glorieusement sous la mitraille, est en train, je ne l'ignore pas, de pénétrer dans les meilleures sociétés, où de ravissantes jeunes

femmes le prononcent à chaque instant pour exprimer leurs frivoles ennuis. Cependant méfiez-vous de ces façons, qui ne sont de mise que dans certains milieux très intellectuels. L'apostrophe du célèbre général est encore bien littéraire.

Mais plutôt ferez-vous à l'inverse, et, en évitant attentivement les termes trop vigoureux, que l'on remarque, et qu'on ne permet qu'aux douairières de roman ou de comédie, vous n'hésiterez jamais, en revanche, à dire : « Je m'en rappelle, je cause à Un Tel, quand il a eu fini, je pars à Nice, etc... » Il y a là une simplicité de très bon goût : c'est proprement le langage des princes. Tenez-vous-y. Par cette façon de parler comme à l'office, en effet, ne sentez-vous pas qu'une personne bien née laisse entendre : « Voyez combien je suis peu parvenue ! Je pourrais, vu mon origine, m'exprimer selon la guise des gens les plus raffinés. Et je bavarde ainsi que ma concierge : c'est exquis. »

Vous vous appliquerez également, Jane et Willy, pour cette même raison, à construire des phrases de bébé ou au moins d'enfant, des phrases à peine ébauchées, même pas finies. Les hommes qui usent d'un style grammatical et ingénieux sont très mal vus : cela sent son littérateur — pornographe, cela va de soi, — ou son député — de gauche, naturellement, — ou son avocat — pour divorces, bien entendu, — bref cela empoisonne la prétention et la mauvaise compagnie.

Quant à une femme qui se montrerait habile en paroles, et qui aurait de la syntaxe, on lui laisse le choix : elle passera soit pour une intrigante, donc une aventurière, soit pour une artiste, donc une bohème, soit pour un bas-bleu, donc une raseuse, qui se prostitue pour faire arriver ses amis à l'Académie. Ah ! c'est que le monde ne badine pas avec le beau langage !

2° Prononciation. — Mêmes préceptes à

suivre. Imiter prudemment, et d'un peu loin, mais sans s'en écarter, celle de la cuisine. Dire : « *j'en veux pas, quéqu'un, quéqu'chose, su'l'toit, y fait chaud, y r'fuserait pas*, etc... » Le ton peut être distingué, mais quant à l'élocution... comme chez le bistro !

3° Conversation. — Elle sera pauvre, s'il vous plaît. Imaginez-vous un homme du monde, un véritable homme du monde, ou une femme du même grade, pérorant dans un salon comme un conférencier ? Ciel ! pourquoi pas à la cheminée ?... L'abondance en propos ne convient qu'à des commis-voyageurs, ou à des énergumènes de café politique, ou encore à des journalistes du plus mauvais ton, qui déjeunent dans des crèmeries et dînent dans des loges d'actrices, comme chacun sait, puis, après avoir été toucher des pots-de-vin chez des députés, reviennent coucher dans un fauteuil ou sur une table en un coin de la salle de rédaction : ces gaillards-là « tiennent le crachoir », à la

bonne heure! Mais un homme, une femme bien élevés qui imiteraient ces espèces! Fi donc!... (Savoir, d'ailleurs, s'ils pourraient?...) Toutefois, quand vous aurez des hôtes à dîner, vous leur poserez néanmoins quelques questions, cela se fait. Vous leur demanderez si, à leur avis, il pleuvra demain, s'ils aiment le golf, et s'ils vont beaucoup au théâtre. C'est assez.

4° Ceci nous amène au quatrième point : LES SUJETS DE CONVERSATION. Ils ne sont guère que sept, à savoir : d'abord le premier, le plus important, le fondamental, c'est-à-dire la pluie et le beau temps ; en second lieu, mais si l'on est entre femmes seulement, les toilettes ; puis, par ordre d'importance, le golf, les courses, les villégiatures d'été, les opérations chirurgicales et l'immoralité de certaines pièces de théâtre : voilà tout. N'importe quel autre sujet sera sagement évité, comme brûlant et dangereux.

Je vous donnerai dans une prochaine lettre

la liste des opinions dont on doit témoigner.

Un dernier avis! On ne saurait trop vous répéter, et vous savez bien, n'est-ce pas, que tout, mais absolument, exactement tout ce qui vient d'Angleterre est admirable, impeccable, délectable et sacré? Même si — ce qu'à Dieu ne plaise! — vous n'en pensiez pas un mot, il ne faudrait pas le dire. Sinon, autant se faire garçon de ferme, que de prétendre à la moindre relation avouable! Écoutez cette anecdote.

Sous Louis XVI, il y avait beaucoup de snobs en France, et tous déjà étaient anglomanes. Or, un jour, l'un d'eux — un marquis — trottait à la portière du carrosse, dans lequel le bon gros roi se rendait de Paris à Versailles Comme il faisait chaud, la vitre du carrosse royal était baissée; et, vu qu'il avait plu, le cheval du marquis faisait sauter la boue, qui pénétrait dans la voiture, et atteignait le souverain. A la fin, celui-ci, agacé, mit le nez à la portière, et cria au marquis :

— Eh ! Monsieur, vous me crottez!

Mais, dans le bruit que faisait le carrosse en roulant, le marquis entendit mal, et crut que le roi lui avait dit : « Vous trottez!... » Alors, touché qu'on l'eût remarqué, notre snob tint à bien préciser la valeur de ce qu'il faisait, et tout souriant, non moins heureux que modeste, il répondit au roi de sa voix la plus suave :

— A l'anglaise, sire, à l'anglaise!...

Jane et Willy, voilà la vérité : à l'anglaise!... N'oubliez pas ce principe, « rappelez-vous-en », comme on dit dans la société comme-il-faut, et quand vous « causerez à quéqu'un », fût-ce comme un charbonnier, glissez néanmoins un mot anglais par-ci, par-là : savoir l'anglais mieux que le français équivaut presque à la noblesse — et cela coûte encore moins cher que celle du Pape.

S'IL FAUT ÊTRE AIMABLE
ET, A CE PROPOS,
DU CHOIX D'UN AMANT

C'est une question, mes enfants, de savoir s'il faut être aimable.

D'une façon générale, je vous répondrai : non.

Se montrer aimable, eh! mais d'abord, savez-vous bien à quoi l'on s'engagerait par là? L'amabilité consiste à sourire volontiers, à faire bon accueil et clair visage à tout le monde, à écouter ce que l'on vous dit, à y répondre avec une courtoisie visible, à complimenter les personnes de mérite, à sembler

se plaire dans la compagnie de celles qui n'en ont aucun, etc... Quelle entreprise! et quelle folle imprudence!

Sourire volontiers? Mais alors ni vous, Jane, ni vous surtout, mon cher Willy, ne pourriez conserver cette contenance impassible, sinon légèrement grincheuse, qui vous donne sans effort un air bien distingué. Bon accueil à tout le monde? Peste!... Et si l'on vous présentait un individu qui ne soit pas reçu par les gens riches, ou bien une voleuse, une faussaire, ou pis encore que tout cela, une femme divorcée, faut-il donc aussi réserver bon accueil à ces coquins-là? Quant à écouter attentivement et répondre à tout ce que l'on vous dit, vous pressentez où cela peut vous mener, n'est-ce pas? Un beau soir, quelqu'un viendrait à vous parler de socialisme, ou de littérature, comme au café, ou tiendrait devant vous des propos inhabituels, animés par la plus choquante originalité : et il faudrait non seulement faire comme si l'on

entendait, mais encore aller se compromettre par une réponse?

Pour ce qui est des personnes de mérite, dame! il importerait d'abord que l'on s'accordât sur ce que l'on entend par « du mérite ». Il y a une quantité de gens qu'on nous dit éminents, dans Paris, et qu'on fréquenterait à la rigueur, mais on ne peut pas! Et d'ailleurs, c'est bien de leur faute. En effet, si ce sont des inventeurs ou des savants, ils n'avaient d'abord qu'à choisir une autre carrière : car alors ils eussent vécu peut-être dans l'opulence, et on les eût admis partout. Si ce sont des artistes, des sculpteurs, des musiciens, des peintres, que n'ont-ils fait un brillant mariage, qui les eût menés à l'Institut? Comme cercle, l'Institut ne vaut assurément pas le Jockey, mais il existe. S'il s'agit d'hommes de lettres, pourquoi n'ont-ils pas écrit des romans de famille ou du théâtre édifiant? On se les fût arrachés... Mais ces messieurs ont voulu faire de la fantaisie, tant

pis pour eux! Vous comprenez bien qu'on ne saurait, comme ça, reconnaître du mérite à n'importe qui, même s'il en a!... Il n'y aurait plus de relations possibles.

Non, tout bien pesé, il n'y a rien de si risqué, de si aventureux que de s'efforcer à l'amabilité. Combien il est donc plus comme-il-faut d'offrir presque toujours un aspect glacial, hautain, morne ou sévère, selon les cas et selon les lieux! Voilà qui fera invariablement bon effet, voilà qui sera certainement approuvé! Et puis de cette manière, au moins, inutile de se donner du mal, de s'épuiser la cervelle pour se mettre en frais : en somme, c'est un grand travail intellectuel que de vouloir sans cesse témoigner d'une humeur avenante et tenir des propos gracieux. Au lieu qu'une raideur bien confortable, cela ne donnera jamais mal à la tête.

Voulez-vous même toute ma pensée, mes chers enfants? Eh bien! soyez grossiers, soyez donc nettement grossiers. Une cour-

toisie fine et parfaite demande des talents que vos bons parents n'ont pas eu la patience de vous inculquer; d'autre part, on n'y tient guère; ce n'est même pas très bien vu. En revanche, si vous choisissez plutôt la grossièreté, si vous ne prenez garde à rien ni à personne, si vous ne cherchez jamais à ne pas blesser tel ou tel, on finira bien, tôt ou tard, par dire avec une indulgence cachée : « Oui, mais que voulez-vous... ? Ils sont nés dans la pourpre, ils ont été gâtés... ce sont des êtres de luxe, des patriciens... » Vous sentez ce qu'il y aura là de secrètement flatteur.

Pour vous tout particulièrement, Willy, lorsque vous serez marié, j'ajouterai ici un conseil : si la petite millionnaire que vous aurez épousée est réellement affreuse, conseillez-lui très vivement de dépasser, immédiatement après son mariage, toutes les bornes de l'impolitesse, et pis, de la plus lourde impertinence ; qu'elle n'hésite nullement à lancer, si ça lui passe par la tête, les

plus épais lazzis de corps de garde. Une fois qu'elle aura sans hésitation débuté ainsi, son cas se trouvera admis, entendu, classé. Charmé par la fortune qu'elle aura, tout le monde dira : « Qu'elle est mutine, la chère mignonne! » De sorte qu'à la longue, et même si elle n'a ni un liard de culture, ni soupçon de finesse, elle passera peu à peu pour une peste, évidemment, mais si drôle! Et l'on pensera qu'on peut bien être tellement vilaine, quand on a tant d'espièglerie. Donc, tout profit...

Maintenant, une remarque. (Mais vraiment, ai-je besoin de la faire?) Il va de soi que, bien entendu, autant vous vous serez montrés déplaisants, pleins de morgue, et s'il le faut, grossiers pour le commun des mortels, c'est-à-dire pour les gens que vous ne connaissez pas, ou dont vous ne savez pas au juste s'ils sont — ou s'ils seraient — reçus par vos amis, autant tiendrez-vous par contre à témoigner d'une affabilité délirante vis-à-vis des

trois ou quatre cents potentats, qui forment à Paris ce qu'on appelle le fin du fin, ainsi que vis-à-vis de leurs suites entières.

Mais cela, n'est-ce pas, c'est tellement naturel! Dès qu'un seigneur de la Bourse ou d'ailleurs, fût-ce du Pape, paraîtra, immédiatement, il faudra se lever, s'empresser, être heureux, approuver d'avance, rire aux moindres plaisanteries... Mais encore une fois, on a ça dans le sang, et ma recommandation ne sert à rien, parbleu! Plus le seigneur sera milliardaire, plus votre physionomie devra marquer d'attendrissement. S'il est avec cela très noble ou très vieux, vous pourrez aller jusqu'à la tristesse presque poétique, lorsqu'il quittera la place. Pour son épouse et ses enfants, même jeu, une ou plusieurs nuances en moins, selon l'âge. Ne vous préoccupez pas d'ailleurs outre mesure de ce que vous leur direz : cela n'a pas l'importance que vous croyez.

Je voudrais bien, ma petite Jane, vous

glisser à présent un mot furtif... Mais comment effleurer un sujet si délicat pour votre pudeur? Enfin, voyons, entre nous, le vieux Scherzmahn — pardon, Cheersman! — votre mari, ne peut pourtant pas réaliser à souhait toutes les aspirations de votre âme, si j'ose m'exprimer ainsi, ni répondre entièrement à vos jeunes rêveries. La chair est faible, bien faible, Jane... D'ailleurs, Cheersman doit mourir d'un moment à l'autre, avec sa maladie de cœur. Je ne sais si vous vous remarierez aussitôt, car le veuvage est charmant : or, jolie comme vous voici, vous serez très tentée. Vous céderez forcément, je vous supplie même de céder, car il n'y a point de spectacle plus offensant pour le bon Dieu, qui fit les femmes délicieuses, sinon de voir l'une de celles-ci inutilisée, je veux dire non caressée... Bref, en un mot comme en cent, vous prendrez un amant, il le faut bien.

Or, mon enfant, le choix de ce garçon sera très, très périlleux. De la prudence, grands

dieux ! Tout ce que je viens de vous exposer au sujet des sourires qu'autrui mérite ou non, je vous le répéterai quant à votre futur amoureux. Ne vous rendez pas désirable aux yeux d'un freluquet sans argent ni avantages sociaux, comme on dit. Et je ne vous parle point de ces bohèmes ou aventuriers du boulevard, qu'une femme comme vous ne connaît seulement pas : et j'imagine que vous n'iriez pas vous compromettre avec ces espèces.

Mais en revanche si quelque jeune homme beau, illustre dans les Mondanités des journaux, propriétaire d'une imposante écurie de courses, d'un yacht, ou de trente poneys de polo, et même qui sait? peut-être maître d'équipage, si un tel séducteur se présentait, alors, mon enfant, ne vous gênez point, on ne dira rien. Allons plus loin : sera-ce un Crésus véritable, un nabab dont vous deviendrez le cher souci? Croyez, dès lors, qu'on vous approuvera au contraire : votre aven-

ture passera pour adorable et d'un ravissant XVIIIe siècle, on vous félicitera par allusion. Sera-ce un authentique roi du cuir bouilli, le co-prince d'Andorre, ou le prétendant au grand duché de Bade-et-Taxis? Cette fois, on vous flattera, ma chère... En tout bien, tout honneur, du reste, car on n'est jamais que l'amie d'une Altesse : tandis que d'un gigolo ou d'un décavé, on est toujours la maîtresse — et comment!

DE

PLUSIEURS SITUATIONS DIFFICILES

Il convient maintenant, mes chers enfants, que je vous donne quelques avis touchant certaines situations difficiles où l'on peut se trouver dans la vie. Il est bon de savoir quelle contenance adopter; une personne comme-il-faut ne devant jamais être prise au dépourvu.

Je passerai rapidement sur une des plus fâcheuses de toutes, mais enfin qui peut arriver, surtout à Willy. Que voulez-vous, mes bons amis, la civilisation aura beau faire des progrès, le champagne sera toujours du champagne! Et il se produit par aventure cet accident ridicule, à savoir qu'on en a trop bu. Et

puis, il y a les cocktails du bar, le Liebfraumilch du déjeuner, le porto des garçonnières, les bordeaux et les bourgognes du diner, la fine du fumoir, tous les whisky and soda et tous les cups de la nuit. La plus réservée des mondaines ne saurait affirmer qu'elle ne sera jamais surprise, à l'issue d'un souper : moins elle aura coutume de sabler le vin d'Aï — ainsi que disaient nos grand'mères — plus elle tournera comme une girouette après en avoir absorbé trois gouttes...

Quant à Willy, on lui saura bon gré de ne pas craindre plusieurs cocktails entre sept heures moins le quart et sept heures et demie, avant que de passer l'habit, ou de s'y connaître en dry après deux heures du matin, s'il est en bombe avec des viveurs recommandables et plus âgés que lui. Or, il adviendra qu'une fois ou deux le bar ou les restaurants vacilleront légèrement à ses regards étonnés. D'ailleurs, ne sied-il pas qu'il s'entraîne en vue de voyages rituels en Angleterre où, s'il

ne supporte pas joliment la boisson, l'existence sera difficile pour lui?

Eh bien! vous pourrez, Jane et Willy, commettre à Paris tous les excès, peu nous importe... mais il ne faut pas, il ne faut jamais, au grand jamais, qu'on s'en aperçoive! Quand vous-même, Jane, sortirez réellement grise de chez vous, ou de chez votre ami, — mais j'entends grise à tutoyer les passants, — vous vous arrangerez cependant pour que nul ne s'en doute; et si quelqu'un vous offre ensuite le plus innocent vin des Iles, vous répondrez avec une pudeur charmante : « Oh! non, merci... un peu de camomille, seulement. »

Vous pareillement, Willy. L'aspect d'un personnage ivre est comique; il en faut dans les cabarets de nuit : mais que ce soit toujours le voisin qui fasse le pitre, et non pas vous. A peine si cette attitude révoltante serait tolérée vers l'aurore. Mais auparavant, n'en parlons point... Que si néanmoins un tel

malheur vous frappait, vous auriez soin de feindre immédiatement, l'un comme l'autre, quelque migraine affreuse qui vous permît, soit de vous taire, soit de fermer les yeux, soit surtout de vous en aller sur-le-champ.

Une autre situation fort délicate, et beaucoup plus fréquente, souvent même quotidienne, hélas! consiste à perdre, aux courses ou au jeu, ses culottes. Vous voici en tout cas, Jane, à l'abri de cet inconvénient, et vous, au moins, ne risquez guère d'y laisser votre pantalon : car ce sont là manières de pauvresses, et lady Cheersman est trop bien rentée. D'ailleurs, à quoi bon vous sermonner au sujet de votre conduite, si vous perdez excessivement? Vous pouvez bouder, crier, vous mettre en colère, injurier autrui, rire ou pleurer à votre choix : il est admis qu'une femme a tous les droits, quand elle joue, hormis celui de tricher, et encore!...

On a vu, dans la meilleure société, des milliardaires entrer en des rages merveil-

leuses, parce qu'elles venaient de perdre cinquante centimes au poker : nul ne s'en étonne, l'on n'y prête seulement pas attention.

Mais il n'en va point de même en ce qui regarde Willy, certes non! Il appartient à un homme du monde de perdre, au contraire, en souriant, ou enfin — car un homme du monde ne sourit guère — avec une impassibilité très grande. Songez toujours, Willy, que le courage d'un véritable élégant se montre principalement autour d'une table de baccara et sur le turf. Quiconque ne bronche pas sous les huit ou les neuf d'autrui est un brave. Libre à vous de passer pour un héros : vous n'avez pour cela qu'à vous ruiner sans qu'une plainte jaillisse de vos lèvres closes. Donc, en cas de désastre, mordez-vous la langue jusqu'au sang, mais pas un mot, pas un geste, et demeurez gourd comme une momie : un petit frémissement, alors, passera dans l'assistance, et quelque vieux général, comte de cercle,

vous serrera silencieusement la main le lendemain matin. La gloire, mon cher! Austerlitz!

Il y a aussi la colère, qui peut vous mettre dans une situation difficile : mais nous y reviendrons. Il n'y faudra pas moins d'une lettre entière.

Enfin, nous avons deux cas un peu épineux : la fiancée trop laide (cela pour vous, Willy), et le début dans l'adultère (ceci qui vous concerne, Jane, ma bien chère enfant).

Imaginons la première scène : une pauvre petite fille, la récente épouse de Willy, est là qui tremble. Elle attend. Rarement a-t-on vu mariée si riche, mais rarement plus vilaine. Inexorable, l'heure où l'on se trouve « enfin seuls » a sonné : il va donc falloir que Willy s'approche du jeune monstre tout frémissant d'émoi, qu'il le caresse, qu'il... Minute tragique, où l'infortuné évoquera tristement le souvenir de saint François d'Assise et de tant d'autres grandes âmes, qui renoncèrent aux

richesses périssables, et préférèrent embrasser la pauvreté divine, plutôt que quelque abominable héritière eczémateuse et contrefaite !

Or, de deux choses l'une : ou bien vous trouverez en vous-même, Willy, la force minima qui vous permettra d'accomplir, vaille que vaille, le sacrifice (je ne sais si je me fais bien comprendre) ; ou bien vous vous sentirez tout près de défaillir, et sans recours, à la pensée qu'il vous faudra tout à l'heure manquer de respect à cette créature dépourvue de tous les attraits. Dans le premier cas, je n'ai rien à vous dire : hâtez-vous, mon garçon, de faire votre devoir ! Le pays vous regarde : il attend un petit conscrit. Moins vous tarderez, plus la besogne vous semblera facile. Dans le second cas...

Eh ! mon Dieu, dans ce second cas, usez de précautions, ménagez la pauvre enfant, ne la brusquez pas... jusqu'au jour — il arrive forcément, en somme — où l'inaction, durant

votre voyage de noces, ainsi que la privation sans doute, vous auront rendu toute cette énergie qui vous avait fait défaut jusque-là. Vous passerez ainsi pour un homme plein de délicatesse, et vous aurez néanmoins rempli votre mission. Songez bien, en effet, que ce dernier détail a son importance. Il est comme-il-faut, grâce au ciel, d'avoir un ou deux enfants. Puis, il convient, du moins une fois, de témoigner sa bonne volonté : il y a quelque romantisme ridicule et désuet à repousser entièrement le calice. Sachez, Willy, que le romantisme n'est point à la mode : chez les couturiers, c'est à l'Empire — voire au Second — que l'on revient depuis plusieurs saisons; chez les penseurs, on est tout au classique et aux nobles vertus cornéliennes. Une petite dame de la bonne société vous dira très bien, en remettant ses bas : « Moi, j'adore Corneille... J'étais l'autre jour à *Phèdre*, eh bien, c'est épatant! »

A vous, maintenant, Jane : vous voici donc

au moment de tromper pour la première fois sir Cheersman, votre époux. Je vous ai dit tout le soin avec lequel vous aurez dû choisir votre amant, mon enfant. Mais il faut faire attention pareillement à votre conduite, du moins lors de vos premiers rendez-vous. Ne donnez point à ce jeune homme l'impression que vous avez une grande coutume de la débauche, cela vaut mieux, je crois : un léger embarras sera plus comme-il-faut. Par exemple, ne dites point : « Je suis sûr que vous n'avez pas pensé aux épingles neige ! » Ou bien : « Vous êtes forcé de faire vous-même chauffer votre eau ? »

Il n'y aura point sujet de contrefaire la renchérie et de défendre âprement chaque coin de votre corps, comme si l'on voulait vous imposer les plus grands affronts ou les derniers supplices. Mais, d'autre part, gardez-vous de vous asseoir paisiblement sur une chaise pour retirer d'abord vos souliers en réclamant des mules, ou de vous mettre à dégrafer sans hâte

votre corsage, en chantonnant un petit air d'opérette... Bref, il importe de sembler un peu troublée. Arrangez-vous. Après tout, ce n'est qu'un léger effort, et l'on vous a vu faire plus difficile. N'avez-vous pas épousé Cheersman, alors qu'il n'était encore que Scherzmahn?

DES OPINIONS

Ce n'est point tout que de vêtir son corps, mes enfants, mais il faut pareillement habiller son esprit. Pas plus que vous ne voudriez affronter sans jupes ni pantalon le regard des passants, il ne vous conviendrait, je pense, d'aller dans le monde avec le cerveau tout nu : au contraire l'on aura toujours bonne grâce à l'orner, pour sortir, de quelques opinions. Cependant, foin d'un luxe barbare et criard d'idées diverses ! C'est bien rasta. Contentez-vous d'en avoir un très petit nombre seulement : c'est beaucoup plus comme-il-faut.

Ici, toutefois, un homme d'expérience, comme on en voit tant, ne manquerait pas de

faire l'entendu. Il vous dirait, en gars qui sait son monde : « Attention ! il y a deux genres d'opinions que l'on professe, à savoir celles dont on fait montre au public, et celles qu'on révèle en son particulier... » Eh bien, non, ce sont là des subtilités, n'y croyez pas. Votre femme, ou votre maîtresse, Willy, doit penser de vous exactement ce que le monde en pense. Tel on vous voit dans un salon, tel vous devez être dans la chambre à coucher, et même au lit. Excepté la tenue, qu'on tolère plus négligée, vous vous appliquerez à répéter les mêmes propos, en serrant une jeune femme entre vos bras, qu'en dînant le soir en ville, par exemple. Dans le premier cas, pourtant, vous pourrez y joindre quelques tendres mots brefs : « Ce que je vous aime ! » ou bien : « Quand je vous regarde, je comprends la vie », ou encore : « De vous aimer, ça me rappelle des choses... » Mais c'est toute la poésie qu'un garçon comme-il-faut peut se permettre : au delà, ce serait de la pose. Même en pyjama,

demeurez réservé, et n'émettez que les opinions enregistrées, réglementaires. Sinon, vous auriez l'air d'un bohème, et vous seriez trompé tout de suite : un bohème, n'est-ce pas, ça se prend, ça se quitte, ça n'a pas d'importance. Un homme du monde impose davantage : on ne le trompe que huit jours plus tard.

Prenez, Jane, votre part de ces conseils. N'allez pas déconcerter votre amant en lui exprimant les pensées de Pascal, ni seulement des opinions inattendues : il vous prendrait pour une originale, et cela déclasse beaucoup.

Maintenant, ces opinions, que nous allons énumérer tout à l'heure, comment les exprimer? Autant dire, mes chers enfants, comment faut-il causer?... Voici :

1° Fort peu. Oui, faites le moins possible la conversation. A quoi bon. Vous ne voulez pas qu'on vous remarque, n'est-ce pas? Et puis, parler peu est toujours plus prudent.

2° Sans ironie. De deux choses l'une, en effet : ou bien l'ironie sera très fine, et vous ne serez pas compris ; ou bien elle sera grosse, et vous ne serez pas compris non plus, seulement vos interlocuteurs entreverront quelque chose de compliqué, d'inquiétant dans vos propos, et finalement vous serez suspect aux personnes bien élevées, dont la conversation ne doit troubler quiconque.

3° Sans phrases. On s'exprime à la bonne franquette, et va comme je te pousse. Un léger embarras sera bien vu, les barbarismes ont du prix, et les tournures vulgaires davantage encore. Une phrase longue et bien faite déconsidère un homme, et tare une femme du monde.

4° Pas d'esprit. On n'aime pas ça. L'esprit fatigue énormément celui qui écoute, contraint qu'est celui-ci à de grands efforts ; aussi n'écoute-t-on bientôt plus le monsieur spirituel : ça lui apprendra à tourmenter les gens. (Néanmoins, l'on peut raconter quelques anec-

doctes : les choisir très faciles, comme pour les commençants, et les attribuer à Tristan Bernard, à Guitry, à Forain. C'est une coquetterie.)

5° Avoir des principes, et très sévères. Aujourd'hui qu'on ne fait plus la guerre, ce sont les principes, et non les faits d'armes, qui ennoblissent. « Combien d'aïeux, répondait un conquistador à un généalogiste français, combien je compte d'aïeux, Monsieur ? Mais autant que de victoires ! » Aujourd'hui nous dirions : « Autant que de principes, mordieu ! »

Passons au répertoire des opinions. Il sera nécessaire, Jane et Willy, que vous vous graviez dans la tête ce petit guide pour la conversation. Apprenez-le par cœur.

Politique. — Paragraphe des plus importants, le plus important. Il ferait beau voir que vous eussiez l'air satisfaits du régime ! Quels que soient la nouvelle ou le fait récent dont on parlera devant vous, exprimez par toute la désapprobation de votre visage, sinon par un

certain air amèrement résigné, que l'on voit bien d'où vient le coup, et que si nous avions un autre gouvernement (mais ne précisez pas lequel), cela ne se passerait pas ainsi. Tolérez quelques personnalités, très rares. Approuvez le rétablissement des retraites en fanfare, et celui de la grande tenue des officiers de marine : mais que votre ton de voix soit plein de réticences, de méfiance. Évitez toutefois de prendre parti pour telle ou telle Restauration : le vague de vos espérances n'en sera que plus élégant, plus impressionnant. Il ne faut jamais en politique, sauf pour blâmer ou mépriser, citer un nom propre : c'est le désastre.

Religion. — Question difficile. Bien entendu, vous ne transigez pas : il faut remonter au temps de Saint Louis pour trouver une rigueur comparable à la vôtre. Cependant il arrive souvent qu'on aille dîner chez des personnes d'une religion différente. En ce cas — si les personnes dont il s'agit sont vraiment

des relations à conserver, en considération de leurs beaux châteaux ou de leurs réceptions splendides — il conviendra de quitter soudain le siècle de Saint Louis pour passer à celui des abbés de cour. On évitera comme le feu toute allusion au culte dont on est, et l'on pourra même, au besoin, désapprouver l'intolérance par un silence délicat accompagné de la mimique suivante : froncer très légèrement les sourcils, en abaissant les paupières avec discrétion. Attitude parfaite.

Morale. — Aucune concession. Je dis : aucune ! L'indulgence est tout ce qu'il y a de plus mal porté. La femme adultère sera traitée par vous, Jane, comme de la boue, et la femme divorcée plus mal encore. Si vous avez bien choisi votre amant, il n'aura pas la grossièreté de faire des remarques ridicules.

Littérature. — Pas de jugement : c'est dangereux, et l'on s'enferre. Cependant, préférer les romans édifiants et les nobles pièces. Ceci en tant qu'opinion : mais vous n'êtes

forcés ni de lire les uns, ni d'aller voir les autres. Du reste, on ne lit jamais : c'est province et quartier latin.

Beaux-arts. Peinture. — On déclare qu'on n'y connaît rien, cela se fait. Quant aux excès cubistes, ou autres, on reste dans une neutralité bienveillante, à cause des collectionneurs fameux qu'on a, qu'il faut avoir dans ses relations. Le collectionneur est très à la mode, vous le savez, n'est-ce pas ?

Musique. — On l'adore.

Curiosité, bibelots. — On en est fou, c'est une passion, du délire.

Des femmes. — Voir § *Morale.* Willy pourra cependant émettre quelques aphorismes tendant à une certaine indulgence, mais pas trop longtemps, il finirait par se nuire. A la moindre résistance, d'ailleurs, céder immédiatement, et passer à une austérité de meilleur goût.

Du duel. — Déclarer que le duel est ridicule, et que les duellistes sont encombrants.

Après quoi, raconter gravement les combats de quelques amis à vous, mais alors ce qu'on appelle vraiment des combats, c'est-à-dire des rencontres où adversaires et témoins appartiennent aux deux ou trois cercles que vous savez. Quant à la peur et à la mauvaise tenue sur le terrain... sourire, comme si ce n'était pas possible.

Du patriotisme ou de l'aviation. — Ne vous élevez pas à des considérations générales, n'ayez pas l'air de faire un sermon : rien de plus toc. Discutez seulement du mérite de quelques aviateurs, ou des marques de leurs moteurs. Il vous sera ici permis d'approuver, pour quelques instants, l'esprit public, tout en regrettant « que l'État ne fasse pas encore davantage ». (Ne dites pas quoi.)

C'est tout, mes chers enfants. Conservez bien cette liste d'opinions dans votre mémoire. Avec cela vous pouvez aller dans la bonne société, vous y causerez pendant mille ans.

DU SANG, DE LA VOLUPTÉ ET DE LA MORT

Il y a, mes chers enfants, un grand défaut dont il faut vous méfier. Vous ne devez sous aucun prétexte vous laisser aller à des excès de violence ridicule : ils n'en n'ont pas, en Angleterre, d'abord. Puis, savez-vous jusqu'où cela vous entraînera? Enfin, rien n'est plus commun qu'un homme qui hurle ou bégaie de rage, les yeux hors de la tête. Choquant spectacle!... Quelle que soit votre indignation, tenez-la secrète, et enfermez-vous dans un dédain à la fois très commode et très distingué. Avoir le sang chaud, comme on dit,

c'est on ne peut plus périlleux. Par conséquent, si — je suppose — un quidam vous gifle, ou vous dit tout haut de mauvaises paroles, vous prendrez bien garde, Willy, de ne point sursauter tout d'abord, non plus que d'en voir trente-six chandelles, à la façon d'un Marius de la Cannebière — fi! — ou d'un fier-à-bras de brasserie — pouah! Non, vous ne serez nullement irrité — pourquoi faire? — mais vous réfléchirez rapidement, et agirez selon ces principes :

1° L'injure viendra d'un monsieur ou d'un individu, c'est-à-dire d'un homme qu'on rencontre au cercle et dans le monde, ou d'un homme que l'on n'y voit point. Si c'est un monsieur qui vous a giflé, vous serez mortellement offensé, la vie vous deviendra douloureuse, tant que vous n'aurez pas relevé votre honneur. Si c'est au contraire un individu, cela vous sera entièrement égal, vous n'aurez rien senti.

2° L'insulte aura été soit publique, soit

secrète. Dans le premier cas, envoyez des témoins, même à un individu : indiquez néanmoins à ceux-ci qu'ils auront à se montrer conciliants, vu qu'une affaire de ce genre vous importune, qu'elle est puérile, et qu'il faut terminer au plus vite cet incident par un vague procès-verbal. Avec un monsieur, par contre, c'est du sang que vous exigez!...

Dans le second cas, — offense secrète — ne soufflez mot, et gardez ça pour vous. Qu'est-ce que vous risquez? Admettez que le monsieur, si c'en est un, fasse des potins, des ragots, du scandale : bon! il sera bien temps alors de vous formaliser. Vous direz : « Je méprisais : mais dès que ce garçon veut laver son linge sale en public... » Tenue exquise, mon cher!

3° Il s'agit d'une femme. Là encore, supportez volontiers sévices et insolences. Quand cela se saura, vous répondrez avec une écrasante dignité : « Lorsque le nom d'une femme est en jeu... »

Résumons-nous : eussiez-vous reçu des

coups de bâton, vous n'éprouverez aucun mouvement de dépit, sinon à bon escient, c'est-à-dire au moment où la patience risquerait de devenir moins comme-il-faut.

Maintenant, il se peut que vous vous trouviez à votre tour absolument forcé d'insulter quelqu'un de la bonne société : il y a, n'est-ce pas, certaines obligations. Or, rien n'est plus difficile à réussir, Willy, qu'une offense bien élevée, si je puis m'exprimer ainsi. Tout d'abord chaque parole injurieuse doit être prononcée devant témoins — sinon vous risquez qu'autrui ne l'étouffe, comme je viens de vous conseiller de le faire vous-même — mais sur un ton pourtant discret. Il faut la murmurer avec précision, sans fracas. Il y a certaines phrases assez adroites à se rappeler, par exemple : « De quelle religion êtes-vous, monsieur? » ou bien : « Quel âge avez-vous donc? » Neuf fois sur dix, ces questions amènent en réponse un gros mot, ou quelque sentence outrageante qui simplifient beaucoup l'affaire.

Si vous êtes giflé — car il ne sied guère de gifler vous-même, ce qui entraîne à des gestes désordonnés autant qu'incertains — que ce soit en un lieu suffisamment garni de monde, couloir de théâtre, salon de cercle ou restaurant, afin que toute bagarre ignoble qui pourrait s'ensuivre se trouve aussitôt arrêtée. Mesurez bien votre espace et votre terrain, veillez à ce qu'il n'y ait à l'entour ni verreries, ni faïences de prix, ni trop de femmes impressionables. Pour donner ensuite votre carte, si on vous la demande, évitez de la chercher avec émotion et tremblement, en bouleversant tous vos papiers. Aussi bien, c'est inutile : l'on n'est giflé que par un monsieur que l'on connaît. Je vous répète que le soufflet d'un individu ne compte pas, et c'est comme si on ne l'avait pas reçu.

Après quoi, vous irez sur le terrain, à l'épée ou au pistolet. Tenez-vous bien. Votre adversaire étant fashionable, il se tiendra bien aussi. Entre gens qui se tiennent à ce

point, nul danger qu'ils se ruent grossièrement, soit en avant, soit en arrière, et tout finit pour le mieux. Je serai moins inquiet que je ne le paraîtrai, quand j'apprendrai votre rencontre mondaine.

Et vous, ma bien chère Jane, devrez-vous montrer également que vous avez du sang, c'est-à-dire de la vigueur, du tempérament? Eh! là, tout doux! Pour commencer, vous craindrez de vous mettre en colère vous aussi, afin de ne rien laisser échapper, au cours d'une crise de nerfs, qui par la suite pourrait ressembler à une gaffe. En revanche, vous aurez loisir de donner libre cours à votre nature impétueuse en vous adonnant à certains sports, au golf notamment; vous pourrez même chasser à courre avec une certaine animation : cela se fait. Surveillez toutefois votre attitude, en forêt, et les allures de votre cheval : ni trop, ni trop peu. Ne soyez point raide à la façon d'un bout de bois, sous prétexte de bonne tenue; d'un autre côté, sous couleur de

désinvolture ou de naturel, ne vous abandonnez pas comme un tas de blé. L'un et l'autre est laid, ou sont laids. S'il est en outre un peu jeunet, et voire légèrement déplacé, de galoper comme une perdue, rouge et les yeux hagards, n'oubliez pas aussi qu'il y a je ne sais quoi de profondément comique à parader majestueusement à travers les halliers, au galop de gala, comme l'Impératrice passant devant le front des troupes sur l'esplanade des Invalides... Bref, ne faites point l'évaporée, mais soyez gaillarde derrière les chiens, ce n'est pas mal vu, au contraire.

Quant à l'amour...

Eh! mon enfant, je sais bien ce que vous allez m'objecter : vous me parlerez du plaisir d'être caressée, des minutes irrésistibles, de la grande contrainte qu'il y aurait, parfois, à observer de la retenue.

Évidemment... Aussi ne veux-je pas en user rigoureusement, et vous prierai seulement de vous soumettre à cette règle : quand

votre petit camarade sera tout jeune et un peu niais, vous pourrez prendre tout le divertissement auquel vous poussera votre belle santé : je cherche à m'exprimer avec honnêteté, Jane, me fais-je bien comprendre? Car ce gigolo, au moins les premières fois, sera troublé comme un page. Même si vous avez les cheveux épars et vos vêtements dans tous les coins de la pièce, vous l'intimiderez encore.

Lorsque au contraire vous aurez affaire à un séducteur expérimenté, dès lors veuillez tempérer, ménager — qu'il est malaisé de professer en semblable matière! — adoucissez autant que possible, enfin, les éclats de votre espièglerie... Voilà. Sinon, le séducteur professionnel et comme-il-faut se moquerait de vous, ma chère. En tout cas, vous lui déplairiez : vous auriez l'air de lui donner une leçon de jeunesse. Il ne vous le pardonnerait pas, et quand il vous aurait quittée, qu'est-ce que vous prendriez pour votre réputation, malheureuse!

Et je vous entretiendrai maintenant, mes amis, de la mort. Non pas de la mort des autres, et de l'attitude qu'elle vous commande. Celle-ci est élémentaire, en effet : le défunt était-il fort riche et portait-il un nom illustre dans les Mondanités? — votre affliction alors sera profonde, votre deuil irréparable. Le défunt n'avait-il ni nom, ni titre, ni argent? — l'attendrissement diminue d'autant. N'était-il pas de la société? — alors, de quoi vient-on vous parler là?

Mais c'est votre propre mort que je crains, mes pauvres petits, si vous suivez à la lettre toutes mes prescriptions! Vous mourrez à la peine, hélas! et nous nous trouvons devant le dilemme suivant : ou bien vous ne m'écouterez point, et alors vous ne serez pas comme-il-faut; ou bien vous suivrez mes avis, et mourrez d'ennui. Choisissez...

Ou plutôt, non, ne choisissez pas! La tenue et les relations avant tout!... Seulement, vous en serez quittes pour faire comme tous

les grands laborieux, vous prendrez des vacances : c'est-à-dire que tous les ans, ou tous les deux ans, soit vers le printemps, soit vers l'automne, vous partirez ostensiblement pour l'Egypte, pour l'Écosse, que sais-je!... Puis, à la frontière, vous passerez une nuit à l'hôtel, et dès le lendemain gagnerez en cachette quelque trou perdu dans les champs, sinon en pleine montagne, et voire le long d'une côte méprisée, où l'on ne rencontre que la mer.

Là, un ami tout frais vous attendra, Jane; et vous aurez donné rendez-vous, Willy, à une petite rien du tout. Pendant quinze jours, vous vivrez sans préméditation, vous vous roulerez dans l'herbe, vous rirez uniquement quand vous en aurez envie, et non pour trouver que cette chère baronne a bien de l'esprit. Je veux qu'au bout de ces deux semaines, Willy ait de la barbe, et que Jane échevelée mange avec ses doigts.

Ce sont des cures de spontanéité, voyez-

vous. Elles sont indispensables. Hors cela, je ne vois plus rien à vous recommander, mes enfants. Vivez heureux.

Ah! un dernier mot, Jane : faites des enfants. Faites-en au moins deux ou trois. Grâce au ciel, il est comme-il-faut d'avoir des enfants. Vous prendrez des gouvernantes qui s'en occuperont mieux que vous. Pourvu qu'ils sachent l'anglais, d'ailleurs, cela suffit bien, n'est-ce pas?

ÉPITRES AUX CORINTHIENS

6

CORINTHIENS

Une très jolie question pour l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux.*

Tout le monde a lu, ou devrait avoir lu *Jim Harrison, boxeur*, de Arthur Conan Doyle. Imaginez le roman le plus romanesque, ce en quoi il date, hélas ! Mais aussi on ne peut plus sportif, en quoi il est d'hier, d'aujourd'hui et de demain, n'en doutons pas.

L'action se passe dans la société anglaise de 1810, au milieu des boxeurs professionnels non moins qu'amateurs, et parmi les illustres dandys de ce temps-là. On y rencontre pêle-mêle une vieille actrice alcoolique, un forgeron, les marins qui allaient vaincre à Tra-

falgar, l'amiral Nelson, le célèbre Brummel, le prince de Galles et tous ses familiers. On y assiste à un étrange déjeuner de boxeurs, à deux matchs sensationnels, dont l'un tout à fait grandiose, à une course folle disputée par un *four-in-hand* contre un *dog-car* attelé en tandem, etc..., etc...

Or, dans ce *Jim Harrison*, les dandys et autres amateurs de sport sont nommés par l'auteur *corinthiens*. Conan Doyle écrit *corinthiens* ainsi que nous écririons soit *aficionados*, soit *friands de lame*, soit *coquelcux*, ou toute autre expression analogue.

Que signifie donc exactement *corinthien ?* Cela veut-il seulement dire : amateur de boxe ? ou bien seulement : spectateur, et parfois : combattant ? Cela fait-il allusion à la Grèce ancienne ? C'est ainsi que la première appellation des dandys, à savoir *maccaronies*, rappelait l'Italie, où tout jeune Anglais du bel air se devait d'avoir au moins une fois voyagé... Mais pourquoi donc, dans la Grèce entière, avoir

précisément été choisir Corinthe, ville uniquement fameuse par son commerce, sa richesse, sa mollesse, ses courtisanes, ses vases précieux et le style architectural touffu, et comme luxueux, auquel cette cité donna son nom ?

Si l'on voulait indiquer quelque décadence, ne pouvait-on prendre Byzance, ou Sybaris? Si l'on songeait aux luttes antiques, il fallait citer Olympie.

Mystère[1], que ce *corinthien !*. .

Proposons, néanmoins, de rénover le mot. Tous les élégants qui se plaisent aux sports chez nous — courses de chevaux, de

1. M. Théodore A. Cook, très distingué directeur du *Field*, le plus important journal sportif d'Angleterre, nous a fait à ce sujet l'honneur de nous écrire une lettre, dont nous extrayons le passage suivant :

« Le mot *Corinthien* est de la fin du dix-huitième siècle, quand on appelait les filles galantes des « filles de Cythère », « Paphiennes », etc. « Corinthian Tom et Jerry » est un vieux roman de 1840. Les « Corinthians » d'aujourd'hui sont des amateurs du yacht-racing (curieux !) Mais auparavant ils étaient des amateurs de chevaux, surtout du mail-coach, du « four-in-hand », de la boxe, etc. »

taureaux, de lévriers, combats de coqs, boxe, escrime, lutte, etc. — nous les nommerons, si vous voulez, nos « corinthiens ». Cela vaut bien « dandys », en tout cas, qui a fait son temps.

Et puissent les dieux nous accorder aussi des « corinthiennes » !

Voici quelques lettres, quelques épitres aux corinthiens de Paris, et d'ailleurs.

VÉNERIE

Mais tout d'abord, Messieurs, pas d'affolement, pas d'empressement, ni hâte, ni transports...

La chasse à courre n'est point une affaire d'État, ni même une chose importante. On peut tenir cela pour un sport, oui, évidemment, mais non des plus violents, ou du moins il ne faut pas que les badauds le croient sauvage ou rude, à vous entendre, bien au contraire. Des habitués comme vous n'en sont plus à se frapper, comme on dit, pour un galop un peu soutenu en forêt, derrière des chiens. Ce galop-là, vous l'appelez volontiers une promenade, et vous n'éprouveriez que gêne et

dédains si l'on venait vous dire, avec cette horrible gaillardise qui vous déplait tant : « Eh bien, fougueux Nemrod, vous avez donc encore forcé quelque terrible cerf?... »

« Fougueux Nemrod... terrible cerf... » Quel genre ! Ces propos de commis-voyageurs vous blessent à trop juste titre. Il y a des délicatesses que tout le monde ne saisit pas... Messieurs, vous avez une mission. Ceux qui vous croient distraits ou frivoles se trompent, car vous veillez au bon ton, si menacé dans notre République.

Donc, en tout premier lieu, c'est bien entendu : aucune fièvre plébéienne en suivant un cerf ou un sanglier. De la gaîté, s'il fait beau, quelque entrain, si la chasse dure très longtemps, si le terrain est dur, un peu périlleux, ou par hasard coupé d'obstacles. Néanmoins il serait vulgaire de galoper comme un collégien en vacances, les éperons au ventre du cheval, le chapeau sur le cou et les yeux hors de la tête...

Songez que la vénerie n'a plus pour vous ni surprise, ni secrets. Vous connaissez cela depuis votre enfance, un laisser-courre. Vous n'aviez pas dix ans que déjà l'on vous avait conduit à plus d'un découplé. Vos deux petites jambes revêtues de guêtres à boutons, vous enfourchiez votre poney, dans ce temps-là, et suivi par le fidèle Teddy, un cocher anglais au service de vos parents, — si vous avez un grand-père qui a fait la guerre en Algérie ou au Mexique, le fidèle Teddy pourra s'appeler Ibraïm ou Pablo, — vous bondissiez à la suite des dix cors, des daguets et des sangliers. Et c'est alors que l'enthousiasme vous saisissait : il est permis à cet âge. Vous poussiez des cris de plaisir, comme un gosse que vous étiez, à travers les forêts que vous ne devez pas manquer de présenter comme beaucoup plus rustiques, mal percées, et bien plus intéressantes pour les veneurs à cette époque-là qu'aujourd'hui. Au retour, votre mère — une sainte et charmante femme, facilement inquiète — vous

grondait en jurant que vous n'iriez plus à la chasse, où vous vous fatiguiez cruellement...

Voilà, pensez-y sans cesse, ce qu'il faut, ce qu'il est décent qu'on dise à votre sujet. On devra l'entendre à des riens, à des bribes et d'après les échappées de votre conversation, mais aussi et surtout grâce à votre attitude un peu distraite, sinon blasée, durant les chasses innombrables auxquelles vous assistez maintenant.

On découple en effet partout, à présent. Les équipages ont pullulé : pas une forêt où l'on n'en compte plusieurs à la semaine, les uns s'y trouvant chez eux, les autres en déplacement. Dans ces conditions, le fils de votre chapelier chasse peut-être sous les mêmes futaies que vous, et il arrivera que vous rencontrerez votre masseur dans un carrefour. Rien, par conséquent, de moins exceptionnel que de parcourir un bois derrière des chiens de meute. Si l'on joint à cela les souvenirs d'enfance... ah! que de langueur, messieurs!

D'ailleurs, ai-je besoin de vous rappeler que les Anglais ne sont pas des veneurs? Ils raffolent des drags, et des courts galops à la queue d'un renard, par-dessus fossés, murs, talus et barrières. Voilà du sport, à la bonne heure! Mais la vénerie n'est tenue à Londres que pour une bêtise, une amusette à la française. On joue un peu à ça, quand on se trouve en déplacement sur les bords de la Loire ou de la Seine, mais rien de plus. Il sera donc joli de mépriser ce que les chers Anglais négligent. Un léger écœurement ne messiéra même point.

Cependant, aucune affectation, cela va de soi. Évitez, messieurs, évitez toute pose, fi donc! La rébellion ouverte contre la vénerie tomberait dans le dernier commun. N'oubliez pas que vous avez ce divertissement noble dans le sang, si l'on peut dire. Vous tenez pieusement à une si longue tradition. Vos pères ont chassé, vos aïeux pareillement. Certains furent peut-être aux découplés de

Charles X. D'autres « routaillaient » sur leurs terres en bons hobereaux, avec cinq ou six chiens. Vous n'auriez pas l'enfantillage de prendre au tragique une chasse en forêt de Fontainebleau, de Rambouillet ou de Chantilly : mais d'un autre côté, vous paraissez aux laisser-courre des environs de Paris, voire de Touraine ou de Normandie, avec une résignation charmante, et tout aussi exactement que vous parûtes jadis à l'église pour la première communion, ou naguère au régiment afin d'y tirer vos trois ans. Bref, ni naïveté, ni révolte, et, en un mot, pas d'histoires. La plus grande simplicité.

Ces principes admis, je crois vous voir au rendez-vous. Les chiens sont là, gémissant de convoitise et d'attente, sous le fouet des piqueurs. Mais vous ne les discernez pas. Êtes-vous venu pour contempler des chiens de meute? Vous les examinerez ce printemps, à l'Exposition canine : c'est en ce lieu qu'on les regarde, non ailleurs.

Un peu plus loin, les chevaux des veneurs sont promenés en main. Or, vous ne les remarquez guère davantage. Est-ce qu'un élégant, est-ce qu'un dandy, est-ce qu'un Corinthien va se mettre à tiquer sur le moindre canasson qui passe, à la manière des barbons de province ou des vieux cocodès du Concours Hippique?... Non. Si quelque monture vraiment fashionable s'impose, vous l'apprécierez, certes, mais très rapidement. Jugement concis, jugement exquis, vous savez le proverbe.

Quant au travail des limiers au bois, quant au lieu de l'attaque, bah! il ne vous en chaut guère... Ce que vous faites au rendez-vous, alors? Eh bien, mais vous bavardez, assez nonchalamment. Riez volontiers : cela donne l'air familier dans l'équipage. Et puis saluez beaucoup, on l'admet à la chasse. La courtoisie en paroles surprend, déroute, inquiète : un homme complimenteur ou phraseur pue l'intellectuel. Il pose, d'ailleurs. Mais la courtoisie en gestes, qui coûte bien

moins d'efforts, se porte au fond des bois.

Lorsque le départ sera décidé enfin, mettez-vous en selle l'un des derniers, et sans que personne s'en avise. Point d'exhortations à votre jument, ni d'autres commentaires à haute voix. N'oubliez pas que moins vous parlerez de votre cheval, meilleur cavalier vous paraîtrez. Vous avez un pur sang ou un irlandais dans les jambes, soit : mais vous n'en savez rien. C'est si naturel..

En chasse, suivez le train, surtout s'il est sévère. Pour peu même que la chasse dure très longtemps, toute la journée, vous pourrez en ce cas prendre la chose à cœur. Et supposez que d'aventure l'on saute, alors pressez-vous afin de passer en tête : on se montrera toujours friand de l'obstacle avec beaucoup de grâce.

Dès que le cerf fait tête ou bat l'eau, dès qu'on sonne l'hallali, gardez-vous de prêter la moindre attention à ce spectacle mille fois vu. L'animal sur pied parmi la meute furieuse,

ou bien nageant au milieu d'un étang, la mort, la curée monotone, — autant de chromos! N'abaissez point vos yeux là-dessus. Mais descendez tout uniment de cheval, mangez un sandwich, si les autos ont pu arriver jusque-là, mettez votre pardessus; vous songez à Paris, au train. C'en est fait, vous dis-je, et vous êtes quitte envers la vénerie. Témoignez au besoin de quelque hâte pour regagner Paris. Nommez le théâtre ou les dames, discrètement. Et n'allez pas vous attendrir, à ce moment, sous prétexte que la nuit est sublime, l'hiver, quand elle tombe en forêt, ou bien parce que les trompes vous étreignent le cœur, au crépuscule, sous les futaies... Vous auriez l'air un rien bohème. La poésie n'est pas très comme-il-faut dans la conversation.

Trois petites recommandations pour finir :

1° Ne faites la cour à aucune femme pendant une journée de chasse. La galanterie ne convient pas du tout en forêt. Diane est une

déesse chaste. Je ne sais pas du tout pourquoi.

2° La casquette. Très important. Ayez toujours votre casquette anglaise dans la poche de votre manteau, et mettez-la dès que vous remontez en voiture, surtout si, étant invité vous portez un chapeau haute forme. Un veneur coiffé d'un tube dans le fond d'une auto ou dans un compartiment de chemin de fer, — dieux! quel dégoût!

3° Surveillez votre langage. On ne parle point à la chasse comme partout. Il faut savoir ce que c'est qu'un bat-l'eau ou que les honneurs. Un vrai Corinthien ne sonne pas du cor, mais de la trompe. Il ne dira jamais qu'il chasse un sanglier, mais qu'il court après un cochon. Ce sont des nuances.

Enfin, le costume. Mais là, rien de nouveau. La tenue d'un équipage ne se modifie guère. Pour les invités, c'est toujours le même chapeau, qui doit tenir contre vents et tourmentes, la même culotte blanche, la

même tunique, beaucoup plus courte cependant que naguère, et moins triste, moins noire. Tout le raffinement est dans les bottes : un pied de postillon, et des mollets de coq engaînés dans du cuir souple. C'est absurde et délicieux.

Encore un mot. Il peut arriver que votre cheval se couronne ou même se tue. Souriez. Cela n'a aucune importance. Dites sans fracas : « J'attendais ça ».

Et le soir seulement, aux lumières, tandis que vous élèverez entre vos doigts une coupe de champagne, vous songerez, avec une tristesse immense, aux bons yeux attentifs et ronds de la pauvre bête. Un instant, votre amie vous en semblera moins jolie.

— Qu'est-ce que tu as? vous dira-t-elle.

— Je pense à ma chasse de tantôt.

— Quel enfant!

Tâchez de la quitter sur ce mot : c'est peut-être la sagesse qui passe.

COURSING

Ah ! pour le coup, messieurs, l'émotion me saisit...

S'adresser en effet à des amateurs de lévriers, quelle entreprise ! Comme c'est délicat ! Que de précautions ne faudrait-il pas ! On tremble, on hésite, un rien arrête...

Tant qu'il s'agit bonnement d'écrire, en effet, à des hommes de sport, et même aux plus difficiles, et voire aux plus dédaigneux, à de véritables Corinthiens dont une seule faute de goût, sur un champ de courses, sur le ring ou sur le pont d'un yacht, offense la vue et choque l'esprit, mon Dieu, passe en-

core! En s'appliquant, on y parvient peut-être...

Mais vous autres, messieurs les amateurs de lévriers, vous êtes bien différents des simples hommes de sport : vous êtes des artistes, mieux encore, vous êtes « les » artistes, les artistes entre tous, les artistes eux-mêmes, les suprêmes, les surfins, et si l'on me pousse, je dirai les seuls artistes! On comprendra que le cœur batte un peu quand on s'adresse à de tels hommes. On est Tiron le scribe haranguant Atticus. Cela touche à l'effronterie.

Qui donc vous ferait l'injure, en effet, de croire que vous aimez les lévriers parce que d'abord on les appelle greyhounds, mot anglais d'une consonnance délicieuse, comme tous les autres du même dialecte, pour l'oreille d'un homme bien élevé; qu'en outre les courses de lévriers, ou plus agréablement parlant, de greyhounds sur lièvres vous plaisent pour une cause surtout, à savoir que

ce sport, que ces chiens viennent d'Angleterre, que la *Waterloo Cup*, — Derby solennel et grandiose du lévrier, — se court au delà du détroit, que l'art d'entraîner les greyhounds nous arrive tout droit de là-bas, que les colliers du bon modèle, les *slips* et les couvertures vraiment honorables proviennent d'Albion, et sont achetés dans tel ou tel quartier de Londres, et non ailleurs?

Ira-t-on prétendre encore que vous ne sauriez résister à ce que ces admirables chiens, si gentlemen, si dandys, si réellement de bonne société, ces princes, ducs et pairs de la race canine, peuvent tous témoigner de trente ou quarante générations d'ancêtres régulièrement et officiellement inscrits, toujours en anglais, sur des stud-books britanniques, sous leurs noms émouvants, compliqués, et d'une prononciation qui demande beaucoup d'attention? Soutiendra-t-on même que vous ne voyez pas sans plaisir vos lévriers obéir mieux à quiconque leur adresse la parole dans la

langue de Shakespeare, de lord Seymour et de Georges B. Brummell, esq., ce qui démontre évidemment qu'ils la comprennent, à l'exclusion de toute autre?

Niaiseries! Fadaises! Ne prenez même pas la peine de répondre... Et n'est-il pas vrai que vous adorez de passion les greyhounds parce que ce sont les plus miraculeusement et indiscutablement belles formes vivantes qu'il y ait sous le soleil? Des professeurs allemands et de sensibles mondaines tomberont en extase devant tels tableaux des musées italiens, hollandais, parfois même français. De vieux hellénistes et quelques romanciers toujours émus feront de pieux pèlerinages vers les basiliques de Rome, ou les rives de Sicile, et les tombeaux, les mosaïques, les orfèvreries qu'on y trouve. De jeunes poètes, nos contemporains, las de Versailles et de Venise, auront même été jusqu'à chanter, d'une voix charmante, les gestes heureux d'une ballerine gréco-yankee, le travail im-

prévu et inoubliable de tel ou tel danseur russe... Oui, sans doute, ce n'est pas mal, tout cela. Mais quoi! rien n'a de vie, dans les musées, rien ne bouge. Et les danseurs ne s'animent que sur un théâtre, hélas! bien loin qu'ils sont de bondir en pleins champs!

Au lieu que vos greyhounds, chers Corinthiens!... ah! voici l'œuvre d'art sans un seul défaut, la merveille frémissante, palpitante, ivre de vigueur, d'énergie et de joie!... Vous sentez cela, vous l'éprouvez, et la beauté vous grise, n'est-ce pas. Que vient-on par conséquent nous parler d'Angleterre, et de couvertures, et de *slips*, et de chiens qui grelottent dès qu'il gèle dans le Sussex!...

Il n'y a pas d'être, ici-bas, plus accompli qu'un greyhound. Que lui comparera-t-on? Le lévrier russe, le barzoï? Peuh! ce chien de bar, ce chien de cocotte, ce dégingandé sans ligne, ce mollasson à frisure, à longs poils, à poitrine serrée, à reins plats? Fi donc! Au

boudoir, le barzoï, et cent sous pour la bonne qui le promène!...

Et quoi encore?... Les sloughis? Chiens sauvages, voleurs de poules, rôdeurs de douars, pas assez de race... D'autres animaux? Mais lesquels? Le lion, le tigre? C'est mastoc et négligé, c'est trop long, ça traîne, ça pèse... Le cerf? Tête prétentieuse, jambes grêles, gros corsage... Le cheval? Trop de ventre, cou mal porté... L'aigle? Aucune grâce... Le cygne? Beaucoup trop, et affecté, languissant... Le faisan? Quel rasta!... Le paon? Un cabotin...

Le greyhound, au contraire, est aussi fin que puissant, aussi svelte que robuste. Poitrine splendide, croupe musculeuse, taille de guêpe, col élancé, tête expressive, aiguë, volontaire : le maximum de grâce avec le maximum de force... On a déjà vu ça, dira-t-on, dans les statues d'athlètes antiques, les Hermès, le Doriphore, l'Apoxyomène?... Oui, mais ce sont des statues, tandis que le greyhound

vit, joue, combat, prend des lièvres, gagne des prix, et vous regarde tendrement avec ses yeux d'almée, et vous accueille, vous caresse, vous parle... Mais oui, vous parle : il ne faut qu'entendre son langage, et vous l'entendez, vous, avec délice...

Car vous êtes des voluptueux : vous savez par expérience que les nobles greyhounds, bêtes choisies, bêtes de sang bleu, sont les plus intelligents des chiens. Vous êtes seuls à connaître ce cher secret, et vous jouissez savoureusement de la sottise universelle, chaque fois que vous entendez le fameux cliché : « C'est tellement stupide, un lévrier!... » Rien de plus exquis qu'une bonne sottise, pas vrai?... Le lévrier? Mais vous ne l'ignorez pas, ce qu'on lui reproche, au fond: notre République le tient pour suspect, tel qu'un ci-devant sous la Terreur, voilà tout.

Vous êtes aussi des élégants. Votre maison se trouve pleine de meubles fragiles ou vieillots,

de miniatures anciennes, de statuettes rares, de faïences précieuses. Quand votre amie vient vous voir, elle ne paraît là qu'un bibelot de plus. Mais il manquerait encore un rien chez vous, si quelque prince du coursing ne s'y étendait dédaigneusement, impérial et négligent, sur le tapis. Ces chiens de cour, si souples, glisseraient sans rien casser parmi des verres de Venise.

Enfin vous êtes des dilettantes. Vous vous plaisez à goûter des émotions de jadis, à évoquer des divertissements du plus pur style Restauration. Populaire en Angleterre, le coursing est un sport tout neuf et presque inconnu chez nous : telles se trouvaient les courses de chevaux en 1830. Quand le lièvre file soudain devant les chiens aux slips, quand votre crack s'élance, fou de convoitise, et en touchant à peine le sol, tant il va vite, vous ressentez la même angoisse respectueuse qui dut étreindre les « lions » illustres, sous Louis-Philippe, quand ils voyaient leurs

« coursiers d'Albion » fendre l'espace au signal du starter.

Sur le turf, en 1830, le public flânait un peu partout, envahissait parfois la piste, rôdait autour des chevaux et de ces palefreniers que l'on nommait « jockeis ». Une réunion de courses avait quelque chose de rustique, cela sentait son « plaisir du château... »

Or, voyez aujourd'hui les coursings qu'organise notre Greyhound Club : rien de plus agreste. Une grande plaine située dans un domaine clos, ou bien un hippodrome quasi-désaffecté et voué aux herbes folles; sur cette savane, les habitués se rangent en ligne tant bien que mal, et attendent; au loin, le juge en habit rouge ; puis, tenus en laisse, les chiens merveilleux, revêtus de leurs grands manteaux à taille et à col médicis, ceux-ci jaunes, ceux-ci grenats, ceux-ci bleus, ceux-ci blancs; quelques spectateurs sont en culottes, les entraîneurs et les valets de chiens portent des leggins : c'est un concours rustique, presque

une fête de keepsake. Très Rubempré, très lord Byron. On cherche les amazones à voiles verts, et les cavaliers à redingotes du temps de la Charte. On regrette Alfred de Musset.

Pas très longtemps, d'ailleurs, car voici bientôt venir le premier départ de lièvre, et la course. Couplés dans les slips, les chiens tremblent d'ardeur et de désir. Le lièvre file. Quand il n'est plus qu'un point mouvant dans l'herbe, on lâche les greyhounds : ils se détendent comme des ressorts, bondissent, volent... Malgré sa fuite folle et tous ses crochets, le lièvre ne tarde guère à se voir boulé... Vous êtes pâle, votre gorge s'est serrée... Qui a gagné? Votre chien?...

Mais non! Le juge agite un mouchoir blanc!... C'est le prestigieux greyhound de cette jolie dame blonde, là-bas, qui est proclamé vainqueur!

Jolie? Vous la trouvez jolie, vous, cette poseuse, avec son chignon filasse, d'ailleurs outrageusement teint, son air pimbêche, et

son sale chien qui n'eût jamais battu le nôtre sans une révoltante partialité du juge?...

C'en est fait. Votre journée est gâtée, le coursing un sport imbécile, le genre humain odieux, la vie intolérable. On vous questionne : « Jolie course, hein? Votre chien a bien travaillé?... » Vous ne giflez pas celui qui vient de vous parler ainsi : mais si vos yeux pouvaient jeter du poison, le fâcheux tomberait à l'instant raide mort. Et vous lui répondez en souriant jusqu'à l'agonie :

— Oui, jolie course. Je suis très content... Connaissez-vous bien ce juge?

Le sport est un long martyre, à peine interrompu, quelquefois, par quelques soulagements.

LES SPORTS D'HIVER

Non, messieurs les Corinthiens, non, il ne faut pas nous en conter, avec les sports d'hiver; il ne convient pas de nous débiter des histoires, ni de nous faire prendre le phare d'un palace pour l'étoile polaire! Non.

Ce qui va de soi, ce qui paraît naturel, raisonnable, et même indispensable pour un homme bien élevé, c'est de déclarer au commencement de décembre, ou vers Christmas, d'un petit air tout paisible, tout simple et sans nul fracas : « Le mois prochain, je vais à Saint-Moritz. » Cela, parfait, à la bonne heure!... Il ferait beau voir que l'on ne vous rencontrât point à Saint-Moritz, en janvier! Vous y allez,

parce que ce déplacement figure au tableau de service, pour l'année qui vient. Mais il n'y a pas de quoi s'animer beaucoup. Est-ce qu'un lieutenant s'étonne en déclarant : « Demain, exercice d'embarquement, théorie ; après-demain, service en campagne »?... Certes point. Il constate, voilà tout. Et vous n'avez qu'à constater comme lui : « Demain, goûter au Crillon, et conférence d'André de Fouquières; après-demain Saint-Moritz... » C'est la vie.

L'intolérable serait, en ce qui vous concerne, ô Corinthiens, de rouler des yeux ronds comme des billes, et de vous exclamer : « Ah! la luge!... Ciel! le bobsleigh!... Le ski, dieux éternels! Et le kurling!... Et le kjoring!... Voilà des sports! Voilà qui nous retient, captive et sollicite, et c'est cela qui nous fait accourir!... »

Or vous n'aurez tout de même pas l'audace, n'est-ce pas, de nous confesser de pareilles hérésies? Loin de nous, et loin de vous aussi,

ces paroles indécentes ! Eh quoi donc ! des délicats en fait de sport, des Corinthiens comme vous, qui s'échaufferaient à propos de ces jeux rustiques ? Se mettre à cinq dans un traîneau, et dégringoler le long d'une pente, jouer aux palets, vous diriez presque à la marelle, sur la neige durcie, se faire remorquer par un cheval en glissant sur des patins de bois, y a-t-il un soupçon d'art en cela, la moindre science, la plus élémentaire tradition ? Vous voulez rire : ce sont les jeux du collège ou du couvent qui continuent ! Nommons ces exercices des divertissements, tout au plus, et gardons-nous de leur prêter l'auguste dignité d'un sport.

Le ski, cependant, diront quelques-uns ?... Oui, mais le ski sent le chasseur alpin et le bataillon scolaire, la société de gymnastique savoyarde et le tourisme niçois. C'est bon pour les raids en montagne. Or l'alpinisme date extrêmement. Au temps où les femmes portaient des petites capotes pointues, des tour-

nures, et lisaient en rougissant les livres, que l'on tenait pour si poussés, les livres qui semblaient si indiscrets, de ce jeune M. Bourget, l'alpinisme avait tout son prestige. Un « viveur », alors, quittait le boulevard et la vie de Paris en s'engageant dans les troupes de M. Jules Ferry, pour aller guerroyer au Tonkin, ou bien en s'adonnant aux émotions sauvages que procurait, à cette époque lointaine, l'ascension du Mont-Blanc et l'exploration de tous ces glaciers aujourd'hui si peu, et demain peut-être si mal fréquentés. Mais à présent, qui mettrait les pieds sur un pic dépourvu de piste à bobsleigh? Personne. Laissez donc les skis. Nous en reparlerons cet été, quand vous irez faire une croisière en Norvège.

Combien vous auriez meilleure grâce à avouer, chers Corinthiens, que, vers janvier, vous vous trouvez un peu las des chevauchées dans le dégel et sous la bise, que vous avez assez pris de cerfs et de sangliers, assez tiré de faisans et massacré de chevreuils, que vos

greyhounds eux-mêmes ont besoin de repos durant une quinzaine, que les grands matchs de boxe n'ont pas recommencé, qu'il n'y a plus de courses, qu'Auteuil est fermé, Longchamp désert, que le mois des étrennes n'a d'ailleurs que trop duré, que les restaurants ne sont pas suffisamment brillants, que votre amie est maussade en voyant une année — encore ! — qui s'ajoute à l'autre, et nerveuse en songeant qu'il va falloir retourner faire des scènes, méditer, combiner, souffrir et droguer chez le couturier, pour les robes du printemps — car vous ne voudriez pas qu'elle n'eût point ce qu'il lui faut, comme tout le monde, et vous saviez bien, la pauvre petite vous l'a assez dit, qu'elle n'a rien à se mettre ?

Donc, vous avez un peu trop goûté à ces joies diverses, vous avez même soupé des plaisirs que l'on peut prendre en Sologne, en Normandie, en Touraine, dans l'Ile-de-France et dans le XVIe arrondissement ; et vous vous dites qu'il sera délicieux de quitter tout

cela, de se réfugier dans un train de luxe, de voyager longtemps, endormi par la tiédeur du sleeping, d'arriver enfin, par la pleine nuit, en grimpant le long de chemins féroces, au cœur d'un petit village où flamboieront brusquement des palaces. Là, tout à coup, succédant au roulis du wagon, à la neige, aux vents coulis, au froid, ce ne seront que gerbes ruisselantes d'électricité, halls éblouissants et torrides, ascenseurs sans repos, personnel affairé, timbres qui retentissent de tous les côtés, nappes recouvertes d'orchidées, de roses, de savoureux fruits d'été, smokings, habits, femmes en grand décolletage, profusion de bijoux, délire de perles, paradou de dentelles, robes inouïes, Paquin, Poiret, Callot, parfums, sourires, — et un accent, avec cela, l'accent anglo-roumano-italo-russo-inquiétant que vous savez bien, celui que vous avez entendu à Rome et à Venise, à Biarritz et à Nice, à Paris autour de la table où soupait Gabriel Astruc, et à

Londres dans les théâtres où jouent les comédiens français, l'accent enfin qu'avait cette comtesse valaque, exquise, menteuse et intellectuelle, que vous avez certainement adorée, un jour...

Le lendemain matin, vous aurez plaisir à revoir, faisant les folles dans la neige, couvertes de vêtements pelucheux, affublées de chandails, de bonnets, et chaussées comme des Esquimaux, toutes ces héritières yankees, toutes ces princesses génoises, et toutes vos amies de Dinard, de Trouville et du quartier de l'Etoile, que vous aviez trouvées la veille au soir valsant à demi nues selon le rythme des tziganes, dans le hall étincelant. Le silence poignant des montagnes et des plaines impitoyablement, impeccablement blanches, vous grisera, et, travesti vous-même en explorateur du Pôle, vous glisserez éperdument en tout ce qu'on voudra, traîneau, ski ou bobsleigh, jusqu'au déjeuner, puis jusqu'au crépuscule sournois et terrible des montagnes.

C'est cela qui vous amuse : un vrai carnaval d'écoliers, une récréation, une partie de boules de neige qui dure quinze jours, — mais non pas un sport, non pas du sport, n'est-ce pas? Faites attention aux mots que vous employez!

L'amour lui-même... Il serait l'assez bienvenu. Mais on n'a pas le temps, à Saint-Moritz, il y a trop de monde dans les hôtels, et pas assez de lieux de rendez-vous. N'y songez point, non plus qu'au sport.

— Pourtant, objecteront certains Corinthiens, il y a le patinage! Nous le tenons pour un art. Un bon patineur peut avoir du talent...

Ah! oui, mais qu'ira-t-il faire à Saint-Moritz? On joue, vous dis-je, on se bouscule, on flirte sur patins, et l'on attend l'heure du thé, là-bas. Est-ce donc un bon travail d'athlète, à quoi l'on se livrera dans ce Casino des glaces et cet Eldorado des neiges?...

Non, et si vous êtes vraiment friand du patin, mon cher, vous resterez à Paris. La

glace artificielle, rien de mieux! Monotone, fréquentée par les seuls habitués, vous trouvez là le meilleur sol d'études, un véritable atelier de perfectionnement, presque austère, quelque chose d'analogue à ce qu'est, pour un homme d'épée, la salle d'armes.

Puis, dès que le baromètre tombera sérieusement au-dessous de zéro, dès que les ruisseaux gèleront dur comme pierre, alors vous quitterez Paris, si d'aventure vous l'habitez en plein hiver, — ce qui n'a pas très bon genre, avouez-le, — et vous vous rendrez à votre maison des champs, dans le Valois ou dans le Poitou, n'importe : l'occasion vaut le voyage.

Là, dans votre parc, se peut-il qu'il ne se trouve un bout d'étang ou quelque miroir d'eau enchâssés parmi les grands parterres? C'est en ce lieu désert que dès le lendemain, vous irez seul, sous le ciel roux, avec vos patins. Et tout le jour vous allez pirouetter et valser dans la solitude du lac maussade ou

des blancs boulingrins, dessiner des arabesques au milieu du silence émouvant, bondir, comme un elfe parcourant le royaume du bonhomme Noël, réaliser enfin, au ras de la glace vierge, tant de merveilles apprises en chambre, avenue d'Antin.

Vous effleurerez à votre guise, sur l'étang, ces roseaux inaccessibles où les cygnes s'enferment pendant les mois cléments, se querellent peut-être encore au sujet de Léda, puis pondent et couvent leurs affreux canetons d'enfants. Vous volerez, d'un seul élan, jusqu'à la Nymphe lointaine qui, de ses doigts légers, soutient une conque au centre du bassin, et, n'eussiez-vous appris que cela, vous saurez du moins, quand tombera le soir, qu'il n'y a point de déesse où l'on ne puisse atteindre, avec de bons patins : il suffit, vous le voyez, que la température s'y prête, c'est une affaire de baromètre. N'oubliez jamais cet enseignement-là !

LA BOXE

Allons, mes chers Corinthiens, allons, confessez-vous...

N'ayez point de fausse honte, point de vergogne. Mais du laisser-aller, voyons, et de la bonhomie. Songez que je suis votre correspondant de tout repos, votre confident, votre ami. Abandonnez-vous un peu, et causons, sauf votre respect, sans faire de chichis. Cette épître-ci sera plutôt une lettre de direction, voulez-vous, comme celles que les bons pères spirituels adressent aux fils et aux filles de leurs âmes. Je vais là, entre nous, vous accoucher d'un gros secret : et vous verrez comme vous vous sentirez bien,

après ma petite pratique abortive... Allons, je vous adjure encore une fois, avouez-moi donc sans restriction, mes chers enfants, que la boxe vous embête un peu, et que vous n'y comprenez pas grand'chose.

Oh!... Ah!... Ciel!... Oui, oui, c'est convenu, j'entends vos clameurs indignées, et si vous me teniez, j'encaisserais plus d'un uppercut, sans doute, et des crochets du gauche à guérir mon impertinence pour la vie.

C'est bien, jeunes gens, c'est même parfait, et ce courroux magnifique vous fait grand honneur. L'on ne saurait montrer trop d'amour apparent pour la boxe. Il convient qu'un Corinthien témoigne d'une furieuse delicatesse sur ce point : la moindre marque de dédain envers ce sport, chez un interlocuteur, donne à un dandy les vapeurs. Or ces vapeurs, je les aurais aussi, vous pensez bien, si l'on se permettait de marquer à l'improviste, devant moi, certains mauvais sentiments

pour l'art des Jeffries et des Fitzsimmons, — souffrez que je ne nomme pas le nègre : je sais ce que je vous dois, — et ce, en présence d'une assemblée choisie. Mais ici, je vous parle de vous à moi. Nous ne scandaliserons personne. Par conséquent, dites-moi la vérité toute nue, toute grosse. La boxe vous embête, hein ?... Non, ce n'est pas positivement cela ?... Alors, elle vous déçoit, vous désenchante un peu, ne vous grise pas autant que vous voudriez ?... Ah ! je brûle, cette fois, pas vrai ?

Parbleu, je n'ignore pas que vous faites tout votre possible pour vous passionner, et qu'il y a lieu de le faire. La boxe est une religion auguste et un mystère vénérable. Ils disent, de l'autre côté du détroit, que la boxe seule a triomphé de notre grand Empereur, que sans elle l'amiral Nelson n'eût pas trouvé de marins entraînés, ni lord Wellington de soldats présentables. Quand il daignait paraître quelque part, George Brummell

ne craignait aucun rival dans l'attention publique, sinon quelque champion de boxe. Quant à l'autre George, le roi, il voulait, une fois bue sa bouteille de porto, nommer tel ou tel vainqueur sur le ring ambassadeur auprès de la duchesse de Parme, sous prétexte qu'un tel homme seul serait capable d'accommoder le dernier œil de l'affreux Neipperg. Voilà des titres historiques, peut-être.

Et puis, les poings fameux de milord Arsouille, la bienveillante attention du feu prince consort, les règles sacrées du marquis de Queensberry, les grands matchs, la France émue et conquise par les saines méthodes, l'Amérique presque en guerre civile après l'émouvante défaite de l'athlète blanc par ce garçon de couleur... Tout cela impressionne, tout cela impose.

Sans parler du plaisir d'être un initié, de saisir une petite part d'un rite inquiétant, d'apercevoir quelque chose, comme le dindon

de la fable, où les autres ne voient rien du tout... Car le premier venu ne sait pas regarder un assaut de boxe. Il faut avoir passé au moins sa licence, en tout cas son baccalauréat ès-sports, pour pouvoir distinguer un coup d'une parade : tout cela va si vite ! Et il est doux de placer négligemment dans la conversation quelques termes techniques. Les dames en demeurent toujours un peu surprises : et femme surprise est déjà presque au lit, si j'ose dire.

On a plaisir aussi, cela ne saurait être nié, à se trouver bien assis, en habit, et les pieds gantés de soie fine, tandis qu'à quelques mètres de là, deux gaillards demi-nus offrent un spectacle un peu sauvage, se gourmant tout leur soûl et crachant le sang par les narines. Ainsi jadis, aux combats des gladiateurs et aux jeux terribles du cirque, se pressaient les jeunes patriciens couverts de pourpre et de bijoux. Ainsi aujourd'hui les raffinés aficionados vont-ils également sa-

vourer l'arome discret d'un joli cigare, cependant que les toreros aux gestes froids trompent avec art, dans l'arène, un taureau épouvantable.

Enfin la boxe offre des images d'un pittoresque recherché, et que l'on peut sans ridicule faire remarquer dans un salon ou au cours d'un dîner. Par exemple on aura bon air en s'attendrissant une minute — une courte minute — sur le Johnson arrivant aux séances d'entraînement dans sa légère voiture, dans sa « trotteuse » américaine, si élégante, et qu'il conduit lui-même. L'on se laissera encore assez bien écouter en rapportant que dans l'Etat d'Ohio, pour ne nommer que celui-là, certains pasteurs n'hésitent pas à donner leur bénédiction aux deux combattants, avant un grand match, ni à prier l'assistance de vouloir bien tout d'abord chanter un pieux cantique : après quoi seulement la lutte commence.

Evidemment, évidemment...

Mais, en revanche, et bien entre nous, mes chers amis, mes pauvres enfants, que de déceptions, hein?...

Et d'abord, est-ce un sport que celui qu'on ne peut pratiquer? Car vous prenez des leçons de boxe, tout gentleman en a reçu quelques-unes, soit. Pourtant essayez-vous de l'assaut, véritablement, sérieusement, utilement? Que non pas! Irez-vous sans aucun profit, en d'obscures batailles de salles, vous faire pocher l'œil et casser les dents? Que diraient vos amies? Sur l'hippodrome, en course, au cours d'un rallye ou d'une chasse, à Pau, à Rome, que vous vous brisiez les côtes l'une après l'autre, les jambes et les bras, oh! cela, parfait! Voilà qui classe un homme. On vous cite en ce cas dans les journaux, toute une foule s'est bousculée pour savoir si la blessure était grave, on a pris officiellement de vos nouvelles: vous êtes passé héros, et au choix, s'il vous plaît, non à l'ancienneté.

Mais que si au contraire vous arrivez

défiguré après une falote rencontre de boxe dans une vague réunion — peuh ! la pauvre aventure ! Vous serez grotesque. On rira. Et vous ne voulez surtout pas que l'on rie. C'est la moitié du sport, que de ne pas rire.

Arriverez-vous donc à vous passionner pour un exercice où l'on est toujours spectateur, et alors qu'on ne peut même pas avoir son écurie d'athlètes, comme on a son écurie de courses, son chenil de greyhounds ou sa ganaderia ?

De plus, convenez-en, le spectacle est motonone à cause des corps à corps. Ils ennuient votre amie. Vous avez beau lui dire : « Mais regarde comme tous les muscles travaillent, pendant ces corps à corps, comme les deux combattants se guettent, épient le moindre jour afin de frapper... » Votre amie se fiche des muscles au travail et des combattants qui s'épient ; elle n'aime que les coups. Vous aussi, d'ailleurs.

Elle ne se rappellera qu'une chose, votre

amie, à savoir les biceps magnifiques des athlètes qu'elle aura vus, leurs pectoraux carrés, et leurs ventres plats. Méfiez-vous, elle fera des comparaisons. Si vous avez sans révolte payé dans la journée la note du garage ou la facture de la modiste, tout ira bien. Mais si vous avez risqué la moindre observation, vous entendrez de quel petit air détaché l'on vous dira aux minutes d'abandon: « Pourquoi donc, mon chéri, ne fais-tu pas de gymnastique suédoise ? C'est bien vite expédié, chaque matin, et cela rend des services... »

Après ces phrases-là, vous hésitez assez à retourner au music-hall... Car, en somme, les grands assauts de boxe se donnent dans les music-hall, au cours de soirées un peu suspectes. Ce sont des spectacles. Le cinématographe s'en mêle, la publicité n'y épargne rien. Songez-y, voici déjà qu'un bruit se répand, à savoir que les combattants luttent pour la frime, et qu'ils font du chiqué.

Méfiez-vous, Corinthiens, ce sport s'encanaille et se corrompt beaucoup. La foule s'y met, autant dire la pourriture, voyez-vous... Ah, fi, mes amis, fi donc! Faites très attention.

Si vous désirez cependant, après tant de vins frelatés, goûter enfin la saveur d'un bon crû, si vous êtes curieux d'un plaisir savoureux et presque historique, prenez le train, certains soirs, pour Chantilly. Là, parfois, dans une salle mal éclairée, une espèce de hangar plutôt, les lads s'offrent entre eux des séances de boxe. Ils font venir à frais communs des champions de Maisons-Laffitte ou de Lamorlaye, d'autres lads, comme eux. Ces petits gars ne s'y prennent pas trop mal. Les dents volent, le sang coule à flots; l'assistance, composée de garçons d'écurie, se passionne, applaudit avec délire, hurle, siffle, trépigne, et tout cela en anglais, notez-le bien! Le ring est primitif, la saleté héroïque...

Au milieu de ce public frénétique et dépe-

naillé, sous les mauvais quinquets colorant étrangement les torses nus des combattants et les haillons des soigneurs, vous vous croirez revenus aux temps héroïques de 1828, alors qu'un gentilhomme trop musclé frisait la mauvaise compagnie, alors que lord Henry Seymour, rien qu'en boxant pour son plaisir, acquit et conserva l'inquiétant surnom de milord Arsouille...

Allez donc à Chantilly, l'un de ces soirs. Si d'ailleurs vous vous ennuyez à la réunion de boxe, vous trouverez aussi un bar, là-bas, où l'on ne parle qu'anglais, et où l'on perfectionne très bien son accent. Certains l'y ont même perfectionné jusqu'à en avoir un œil trouble d'ivrogne, et le nez améthyste : c'est ce qu'on appelle l'accent perlé.

P.-S. — J'engage ceux des Corinthiens qui seraient latinistes à ne lire qu'avec la plus grande méfiance le récit que fait Virgile d'un combat de boxe, au livre V de l'Énéide. Ce

poète nous prend pour des enfants. Et d'ailleurs l'antiquité tout entière nous en a conté avec ses prétendus assauts entre champions armés de cestes. Ce n'est pas à des hommes raisonnables que l'on présentera jamais comme gants de sport ces engins de guerre, avec lesquels on pouvait tuer un bœuf, sans aucun doute, mais non pas envoyer un direct à quelqu'un, sous peine de lui faire jaillir la cervelle. En voilà assez de ces histoires romanesques! Déclarons-le sans faiblesse : le ceste est un bluff.

L'ESCRIME

Je sais, je sais ce que vous allez me dire!...

Ou plutôt, vous n'allez rien me dire du tout, car on ne peut parler contre l'escrime. C'est un sujet qu'on évite. Cela reviendrait à s'élever contre le duel, puisque escrime et duel ne font qu'un; puisque le jour où l'on ne se battrait plus, les salles d'armes disparaîtraient; puisque chacun s'avoue tout bas que jamais l'on ne mettrait le fleuret ou l'épée de travail à la main, si l'on ne se trouvait en posture d'envoyer un jour des témoins ou d'en recevoir; puisque personne, j'y consens, ne convient de cette évidence, mais que cependant nul n'oserait la nier tout à fait...

Oh! sans doute, il y a les entêtés, ceux qui contrefont les délicats, les amateurs purs, qui vous disent d'un air innocent : « Mais, mon cher, en Angleterre on ne se bat point, et cependant voyez comme l'escrime fleurit à Londres. Moi, quand je réussis un joli trompement de fer, je ne songe à pourfendre personne. Je m'amuse seulement avec un fleuret, je joue... »

Oui, mon vieux, oui, flattons ta manie, tu joues, tu badines avec ton aiguille à tricoter, c'est entendu! En un mot, tu apprends à donner un joli coup d'épée à quelqu'un, mais c'est pour le plaisir, pour rien. Tu t'apprêtes, tu fais tes malles, mais pour n'aller nulle part. Convenu! Admettra cela qui pourra!... Et puis, vraiment, l'escrime qu'on fait à Londres, autant n'en point parler. D'ailleurs, si cette mode prend là-bas, combien gagez-vous que les jeunes gentlemen vont d'ici peu venir se battre à Paris, tant l'épée mouchetée mène irrésistiblement à l'épée pointue? Aussi

bien, ce sera charmant! Dans Hyde-Park :

— Où étiez-vous donc, ces jours-ci? demandera une jolie lady à un esquire exquisément mis.

Celui-ci sourira discrètement, tirera hors de sa fine manchette un poignet bandé de taffetas noir, et répondra, en baissant à la fois les yeux et la voix :

— Vous le voyez, madame, j'ai fait le voyage de Paris.

Et cela signifiera : « Je fus en découdre chez Chéri ». Comme on disait jadis : « J'allai ce matin voir poindre l'aube au Pré-aux-Clercs ».

— Mais contre qui, cher, poursuivra la jolie lady, allâtes-vous ainsi à Paris?

— Contre sir Herbert W. K.

Alors, selon les cas, la lady s'évanouira, rougira de dépit, ou ricanera superbement avec un outrageant mépris.

Voilà ce qui guette nos chers voisins, maitres et amis, s'ils s'obstinent à faire de

l'escrime « à blanc », oserons-nous dire. Quant à vous prononcer contre le duel, ô Corinthiens, je n'aurai pas l'insolence de croire que vous y songez.

Il ferait beau voir! Vous êtes nés Français, n'est-ce pas? Vous avez par conséquent les nerfs délicats. Si un goujat prend la taille de votre amie, en plein théâtre et devant deux cents personnes, vous appellerez les sergents de ville. Mais si, gentiment, devant vous seul, un joli garçon lui passe un doigt minutieux sous le menton, hein?... vous avez déjà chaud, rien que d'y penser! On ne compte pas impunément trente ou quarante générations d'aïeux qui se sont fait tuer pour des mines et des rubans, pour l'honneur et l'extravagance : cela bout dans le sang, ces ferments-là! Une simple indication d'insulte au pavillon, dans ce damné Maroc, et la France a failli sauter sur son fusil : nous avons vu cela voici peu de temps. Une chiquenaude qu'on esquisse, un soupçon de geste, et chacun de nous saute

sur deux témoins : cela se produit tous les jours. Ce sont les manières de chez nous.

Et puis, vous n'iriez pas pleurer chez le commissaire.

— Qu'avez-vous, citoyen? dirait ce robin.

— Monsieur le commissaire, on m'a fait un pied de nez...

— Eh bien, vous toucherez cent sous en compensation... Et vous, citoyen, que vous arrive-t-il?

— Monsieur le commissaire, je suis c...!

— Bon, vous aurez vingt louis d'indemnité... Retirez-vous.

Cela donne la nausée.

Donc, vous êtes fermes partisans du duel, sans restriction. Vous ne dites point : « J'ai été sur le terrain, mon honneur est lavé... » Non, car vous n'êtes pas idiots. Mais vous songez : « Je me suis battu, j'en avais besoin, cela m'a calmé les nerfs. Et voilà cette affaire réglée. Pensons à autre chose. »

Or, pour s'aligner contre quelqu'un, encore

faut-il savoir par quel bout tenir une épée. Et voilà pourquoi, ô Corinthiens, vous faites tous de l'escrime, ou vous en avez fait. C'est comme le baccalauréat ou le service militaire. On tire ses six ou vingt mois dans une salle d'armes, et voilà, on est quitte, on ne se fera du moins pas écharper sans défense.

Il arrive d'ailleurs — et plusieurs d'entre vous le savent bien — que l'on y prenne goût, à ces salles d'armes. On s'y habitue, on s'y acoquine, on y va flâner et se monter l'imagination. L'hiver surtout. Il est doux en effet d'entrer avant dîner en ces lieux où le calorifère vous accueille et où l'électricité allume mille éclairs sur les lames innombrables appuyées aux cloisons, comme si les murs avaient été tapissés à Tolède.

De vieux combattants blanchis dans les assauts racontent les duels illustres où ils furent mêlés. Ils parlent de l'époque où l'escrime avait tout son prestige. En ce temps-là, un jeune viveur appelait « de Galles » le feu

roi Édouard VII, faisait du trapèze chez Molier, et devait passer pour imbattable, le fleuret à la main.

Quelques-uns, parmi ces vieilles gloires, ont connu familièrement celui qui fut le prince charmant, le dieu, le dandy, le héros de l'escrime et du duel, cet homme inouï, illustre sur le boulevard, où il vivait, mort il y a peu d'années, et pourtant déjà légendaire aujourd'hui, l'extraordinaire, anachronique et délicieux Alfonso de Aldama.

C'est qu'il a bien réellement vécu, et n'est ni un mythe, ni un personnage de roman, cet étrange Alfonso. C'était un gentilhomme espagnol : officier d'ordonnance, je crois, de la reine Isabelle, il avait suivi sa souveraine en France. Chevaleresque et fol, ivre de bravoure et d'impertinence, la moustache en croc comme un Velasquez, et le camélia, — cela se portait alors — à la boutonnière, svelte, joli, romantique, il scandalisa et charma Paris durant plus de quinze ou vingt ans.

Ah! les duels innombrables d'Alfonso!... Et, s'il vous plaît aussi, ses étonnants costumes d'assaut public, ses tenues mi-page, mi-Roybet!... Et ses succès auprès des dames, dont on ne laissait pas de jaser! Hélas! qui nous le remplacera aujourd'hui?... Personne. On n'en fait plus.

Il était né escrimeur. Non pas de toute première force, peut-être, mais quel entrain, quel sang, quelle ardeur, quelle vitesse! Joignez à cela la grâce même. En outre, d'une insolence vraiment irrésistible. Il savait comme personne, détacher de sa voix nette, des paroles irréparables, et, assure-t-on, très spirituelles : un rêve! Le nombre de ses duels fut réellement prodigieux, vingt ou trente, je crois. Mais il disait : « Mon cher, on m'a bien embêté trois mille fois dans ma vie, et je ne me suis battu que trente fois : du 1 p. 100, c'est donné. »

Or, notez qu'à sa première ou deuxième affaire, il avait eu un poumon entièrement

traversé. Mais quoi! il n'en était pas à un pou mon près. N'est-ce pas lui qui, un jour, s'échauffa jusqu'à provoquer Paul Sohège, son ami, parce que celui-ci avait crié à la salle d'armes : « Allons donc, tu ne ferais pas ce coup-là sur le terrain! » Alfonso l'essaya le lendemain, son épée pointue à la main, et le réussit sur M. Paul Sohège lui-même, ce coup contesté!

Et il s'en allait cependant le long du boulevard, détaillant les anecdotes, lançant des épigrammes, collectionnant les épées anciennes et les livres rares, recherché par les femmes, offensant, insupportable, — charmant!... Tous ceux qui l'ont fréquenté hochent la tête et sourient mystérieusement dès qu'on les questionne. Le comte de Valon, qui chassait à courre avec lui, déclare qu'il tuait de fatigue tous ses chevaux. Une femme répondra : « Il avait des yeux splendides... »

Quand il mourut en 1893, morphinomane et ruiné, Paris qui depuis quelques années

l'avait un peu oublié, se souvint tout à coup de ce toqué si séduisant. On fit des articles, on rappela ses élégances. Jusque dans la mort, Alfonso devait rester inimitable : sur son cercueil, — en plein boulevard, — reposait, auprès d'un bicorne à plumes blanches, une mince épée de gala. Tenue de cour...

Ces récits pincent le cœur au bon endroit, tout de même. En quittant la salle d'armes, on se redresse. On se sent la canne légère : on la jetterait pour un rien dans le nez d'un sot. A la bonne heure!

LE POLO

Jeune homme, ô toi qui te destines à jouer au polo, ô toi qui vas faire incessamment partie des heureux de ce monde, du bataillon choisi, de la troupe élue entre toutes, de la suprême petite cohorte des cavaliers de Bagatelle, ô futur poney-centaure, écoute-moi ! Je suis vieux, mon cher enfant, j'ai de l'expérience, je vais te donner quelques bons conseils. Tu ne les suivras point, parce qu'il est dans la nature des jeunes gens de ne jamais écouter les avis des barbons pleins de sagesse. Mais tu auras tort, et tu le sauras, du moins : c'est tout ce qu'il faut.

Donc, le grand jour approche, et c'est bien-

tôt que tu vas paraître sur la pelouse, ô néophyte ! Intelligemment, discrètement, tu as trop de goût, n'est-ce pas, pour aller avec impertinence encombrer les grands matchs, où ne figurent que d'excellents joueurs triés sur le volet ? Tu vas donc te glisser dans la première partie libre venue, et tu n'auras qu'un souci, à savoir de tâcher qu'on ne remarque pas trop tes inévitables bévues, ta mollesse regrettable ou ton zèle inopportun. Tu n'ignores pas en effet qu'il faut dix ans pour devenir un joueur seulement présentable : aussi ne feras-tu le malin qu'à la saison prochaine. Vers le 15 avril 1913 seulement, tu commenceras à dire aux profanes, de l'air d'un honnête travailleur : « Voilà déjà quatre ou cinq années que je trime sur les terrains de polo... » Mais en ce printemps 1912, tu es encore un ange de réserve et de modestie. Et tu éprouves, à la pensée de tes prochains essais publics, l'émotion d'un collégien qui va passer son bachot. Ne t'en dé-

fends pas, mon petit, ce trouble est touchant : et il se comprend si bien !

Dame ! tu rêves de polo depuis si longtemps !... Te rappelles-tu tes classes, au lycée ? Oh ! paix savoureuse des explications latines, calme ravissant des leçons d'algèbre, suave tranquillité des cours de chimie ! C'est là que tu les connus, les délices si vantées de la conversation ! Quels longs et merveilleux entretiens avec ton voisin de gauche, au sujet de la meilleure forme admise pour les pantalons de tennis, cependant qu'un vague maître commentait, là-bas, en chaire, les fades malheurs d'Enée ou les insignifiants travaux d'Ulysse ! Et que de merveilleuses controverses sur les courses, les chemisiers à la mode et les photographies d'actrices, tandis que le moins écouté de tous les professeurs faisait peut-être au tableau la théorie de la division, sinon certaines démonstrations renouvelées de Pascal et d'Euclide ! Te souvient-il de ce voisin de droite, — un « gom-

meux », — qui te parlait toujours de chasse à courre ? Combien d'étonnants débûchés ne suivis-tu pas en pensée avec lui, alors que, petit à petit, les murs de la classe bien chauffée disparaissaient à tes yeux, remplacés qu'ils étaient par une grande plaine brumeuse et coupée d'obstacles, que traversaient au galop un cerf, des chiens hurlants, et des veneurs multicolores roulant dans les fossés ! Quel cavalier tu étais en imagination !

Et quel viveur aussi, quel illustre don Juan, quel élégant blasé ! Tu n'ignorais rien des femmes, ni des restaurants fameux, ni des sports illustres : tu lisais le *Jockey*, *La Vie Parisienne* ; tu passais tes dimanches sur les terrains de golf ou non loin des champs de courses, mais surtout, ah ! surtout tu rôdais autour du Polo de Bagatelle. Car c'était là, tu ne l'ignorais pas, le fin du fin pour un vrai sportsman : jouer au polo... Et, comme parfois tu obtenais de ton oncle le baron G..., ou de ta cousine, l'exquise belle Mme de K...,

qu'ils t'emmenassent en ce lieu paradisiaque, tu considérais alors pieusement les poneys au repos sous leurs couvertures, et tu te répétais tout bas, avec une sainte ferveur, les noms des joueurs célèbres, afin de pouvoir lancer négligemment le lendemain, devant tes camarades : « J'étais au Polo, hier... J'ai vu jouer le petit Machin : il est en progrès... Le vieux Untel, aussi, ne va pas trop mal... » Ce jeu divin a hanté ton enfance : et avoue que, le jour même de ta première communion, tu y pensais encore, non sans quelque secrète mélancolie, quand tu juras si gentiment de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ! Allons, avoue !...

Or, voici qu'aujourd'hui l'heure solennelle a enfin sonné. Ton père, ton pauvre papa, a gagné, depuis une petite douzaine d'années, le cher homme, une si honnête quantité de millions à la Bourse, que, du coup, il en est devenu comte, pour commencer, et qu'ensuite il a pu s'offrir le luxe de t'acheter cinq

ou six poneys, dont le moins bon vaut encore ses huit mille tout de même. Toi, de ton côté, tu t'es commandé des bottes jaunes émouvantes, des bottes-fuseaux, presque molles, à force de souplesse, et qui s'appliquent à tes jambes comme une étoffe mouillée. Tu as les culottes blanches réglementaires, le casque colonial indispensable, ou la casquette dure, à l'épreuve des balles, les chemises sans manches, le gilet rouge impondérable, des sticks bien en main, les guêtres pour tes poneys, le cache-nez enfin et les manteaux immenses dans lesquels tu disparaîtras depuis les yeux jusqu'aux pieds, en descendant de cheval, après les parties... Bref, tu es équipé, tu es fin-prêt. Depuis des mois et des mois, on ne te rencontre, dans les rues, au bar et partout, qu'en train de faire des moulinets avec ta canne : tu dois avoir le poignet assoupli, grands dieux ! Tu as été enfin présenté au Polo de Paris, on t'y a bien accueilli, on t'y attend. Va donc, tu peux te risquer !...

Mais écoute-moi un instant, auparavant.

Toutefois, je ne te dirai rien touchant la façon dont tu dois te comporter au Polo même : là, en effet, ta tâche est simple, sinon aisée. Efforce-toi tout bonnement de jouer le moins mal possible. Aie de l'assiette sur ton poney, ne tombe sous aucun prétexte, surtout ! Tâche de n'envoyer ton stick ou la balle ni dans la figure de M. le duc de Doudeauville, ton président, ni dans celle de Mgr le prince d'Orléans-Bragance, ni d'ailleurs dans aucune autre, cela vaudra mieux. Evite de rentrer, en un rush impressionnant, au milieu de l'assistance, qui goûte paisiblement à l'ombre des grands arbres : ton irruption subite parmi les tables à thé serait, crois-moi, très mal jugée. N'essaie pas d'apprendre les règles du jeu à M. Guinebert, ou à l'arbitre. Renonce à donner des leçons de tactique à qui que ce soit. Au cours des parties, pousse ton adversaire, s'il le faut, mais avec urbanité et ne lui galope pas stupidement

dans les jambes en roulant un sourcil terrible. Enfin, demeure honnêtement à ta place, applique-toi à ne pas être trop maladroit, et, dans l'intervalle des jeux, tiens des propos raisonnables et modérés : tâche surtout de penser aux goals, ce sera mieux !

Mais en dehors du Polo, ah ! c'est là, malheureux, que je t'attends ! Car tu vas te répandre de tous côtés en paroles pleines de jactance. Tu prétendras nous étourdir de ton mérite, de tes poneys, de tes relations nouvelles, et tu seras finalement bien embêtant, mon petit ami, et tu auras l'air un peu jeunet, autant dire un peu parvenu, ou du moins un peu fraîchement arrivé, et du collège, en outre !

Eh bien, pour parer tant bien que mal à cet inconvénient, voici quelques recettes :

1° Ne nous parle pas du prix de tes poneys. On s'en fiche. Et tu t'en fiches. Tu achètes des poneys pour jouer au polo, n'est-ce pas, et tu ne joues pas au polo pour acheter des

poneys? Que si tu tiens néanmoins à citer un prix, ce ne soit, en ce cas, jamais moins de 12,000 francs, au minimum... Et le sourire.

2° Ne cite que des noms anglais, quand tu veux te faire gloire de tes amis récents, partenaires ou adversaires. Les noms anglais éblouissent, et sont invérifiables. Ne te gêne pas : tous lords ou colonels, ou puissants seigneurs dans les Indes, ou rois de la métallurgie à New-York... Qu'est-ce que tu risques ?... Mais pas de noms français, tu passerais pour un provincial !

3° Point de considérations oiseuses sur le jeu devant les profanes : ils n'y comprendraient goutte. Seulement, tu peux laisser tomber : « X. jouerait bien... » Et n'achève pas la phrase : ceux qui t'écoutent s'en chargent, et comment ! Rien n'est inquiétant comme un verbe employé ainsi, au conditionnel : il semble toujours qu'il y ait un crime au bout.

4° Si tu vas à Deauville ou à Cannes, ne

l'affiche point sur tes bagages. Si tu te rends pour la même raison à Laversine ou à Vallière, ne l'écris pas sur ton chapeau.

5° Lorsque enfin tu te trouveras au restaurant, au théâtre, ou au lit, avec une jeune personne, ne lui répète pas sans trêve : « Cette après-midi, au Polo... » Sinon tu t'apercevras bientôt que ta folle amie, excédée, aura peine à attendre jusqu'au lendemain pour aller voir chez le voisin si tu y es, cette fois, à ton fameux polo ! Or, chez le voisin, tu n'y seras pas, — mais tu le seras. Le polo mène à tout, comme tu t'en rends compte.

CHOSES DE COURSE

J'habite un pays de prairies et de forêts, chers Corinthiens, une contrée délicieuse où les eaux, les arbres, les bruyères et les prés se marient, se succèdent, se jouent, croirait-on, les uns avec les autres. Du reste, chacun d'entre vous connaît mon patelin : c'est Chantilly.

Comme vous le savez, on peut pénétrer sous bois, dans ce coin exquis entre tous ceux de l'Ile-de-France et du Valois, et galoper pendant des heures sans quitter l'ombre bleue des futaies, l'abri coquet des charmilles, ni le refuge sans cesse renouvelé des taillis. Après une longue promenade, ici, impossible de ne

pas revenir un peu agité, un peu étourdi par les rêves qu'on a faits, surtout si l'on est rentré à midi, en pleine solitude, quand tous les brins d'herbe vibrent d'extase sous le soleil éblouissant, ou bien à huit heures du soir, alors qu'après l'angélus des rainettes, la nuit ravissante naît tout doucement. Une crise d'imagination vous saisit, l'on se sent légèrement ivre, et l'on admettrait presque les fées, si l'on s'écoutait, ou mieux, si on les écoutait...

Cependant, supposez qu'au retour de la plus folle et grisante randonnée, j'en vienne à vous dire : « Ah! mes chers amis, la belle chevauchée, tout à l'heure! J'ai croisé, au cours de cette extraordinaire balade en forêt, diverses personnes intéressantes. Je ne vous parlerai pas de quelques vieilles sorcières qui erraient çà et là, récoltant leur bois mort; elles étaient inquiétantes et bien pittoresques, avec leurs serpes, leurs doigts noueux, leurs mèches grises, leurs jupes haillonneuses et leurs gros fagots; mais quoi! des sorcières, ça court les

sentes, dans nos bois, et il en pousse partout, comme des champignons : rien de plus commun... Par contre, j'ai avisé le petit Chaperon Rouge du côté de la croix de Pontarmé : cette charmante fillette se hâtait vite, vite, et sage comme une image, sous son béret rutilant. En passant la Butte-aux-Gendarmes, j'ai fait lever une sorte de paon d'un éclat presque insoutenable, et qui s'est mis à planer très haut dans le ciel, comme un immense vautour fait de turquoises, de saphirs et d'argent : c'était l'Oiseau bleu. Non loin de là, comme je m'étais enfoncé dans la forêt d'Ermenonville, j'ai vu tout à coup, au détour d'un chemin, Peau d'Ane qui dormait au milieu d'un plant de fougères, sous les pins : elle portait sa robe couleur de lune, seulement l'une des manches avait glissé, si bien que l'épaule ronde, fine et nacrée... »

Si je vous contais tout cela, je sais bien ce que vous feriez : vous échangeriez entre vous des regards furtifs de commisération, vous

me retireriez tout doucement mon cocktail, et deux d'entre vous me prendraient avec précaution par le bras pour me reconduire chez moi sans violence, mais aussi sans retard et le plus directement possible. Et vous avez bien raison : car il n'est pas naturel, en vérité, d'apercevoir tant de choses étonnantes quand on se promène, et il faut que le whisky, le porto ou quelque grand bourgogne y aient beaucoup aidé. Ni l'Oiseau bleu, ni le Chaperon rouge, ni Peau d'Ane ne s'ébattent si simplement par les bois, et surtout pas ainsi tous ensemble. Il ne faudrait point, tout de même, vous traiter comme des enfants!

En revanche, si, un jour, en plein Paris, je vous déclare nonchalamment : « Hier, j'ai été présenté à l'Enchanteur Merlin. Toutefois, étant un enchanteur, un artiste en prodiges, et le plus illustre, le plus puissant de tous, vous pensez bien que cet auguste et mystérieux seigneur ne s'appelait pas tout bêtement Merlin en cette circonstance. Car il se trans-

forme comme il veut, et sait prendre toutes les apparences qui lui sont commodes. Hier donc, l'Enchanteur Merlin avait adopté la figure d'un monsieur élégant, genre « pesage de Longchamp » ; il se nommait le baron Merlinot, et, confortablement accoudé au bar, discourait d'abondance. Et c'était de courses qu'il nous entretenait...

« De courses, oui, uniquement de courses. Je soupçonnai même bientôt, précisément à ce signe, que le baron Merlinot ne dût être autre que l'Enchanteur Merlin. Comment donc, s'il ne se fût trouvé plus ou moins charmeur ou sorcier, cet extraordinaire sportsman eût-il pu savoir en effet tant de choses, et de si secrètes?...

« Ah! c'est qu'il fallait l'entendre, le merveilleux baron! En beaucoup moins de temps qu'il n'en coûte à l'écrire, il élucida devant son auditoire ébloui les chances de trente ou quarante chevaux, choisis parmi les plus obscurs, parmi ceux qui courent des prix à

réclamer au fin fond de la Belgique, ou des militarys insignifiants dans les départements du Centre. Le baron n'ignorait pas le moindre détail, se rappelait non seulement la généalogie de tous ces chevaux jusqu'à la onzième génération, mais encore citait sans une faute la liste complète de toutes les épreuves où avait figuré chacun d'eux, rappelant le temps qu'il faisait ce jour-là, l'état du sol, les cotes, l'indolence du public ou sa fièvre, etc... Rien qu'à témoigner d'une mémoire pareille, notre homme laissait déjà percer quelque magie, il faut l'avouer.

« Mais ce n'est pas tout. Le baron Merlinot ne s'entendait pas seulement en chevaux, mais aussi en hommes : et comme il avait vite fait d'analyser devant vous soit l'état d'âme de tel ou tel entraîneur à l'égard des yearlings ou des vieux combattants d'obstacles qui lui étaient confiés, soit la psychologie la plus cachée du moindre jockey, soit la disposition particulière, la bonne ou la mauvaise humeur,

l'aptitude au travail ou le penchant à la jainéantise des lads constituant le personnel de n'importe quel établissement de courses! Il vous disséquait le cœur et la cervelle d'un George Stern ou de tout autre en un tournemain ; il connaissait les notes militaires d'Alec Carter beaucoup mieux que le propre colonel de celui-ci, sans compter les intrigues galantes, les chagrins amoureux et l'état d'âme de tous ces messieurs. Il nommait par son nom — s'il ne tutoyait pas — la fiancée ou l'amie du premier des Cunnington ou du dernier des apprentis. Il vous apprenait sans broncher que le 24 juin, à sept heures dix minutes du soir, la grève serait officielle dans telle écurie de Lamorlaye, ou que *Happy Conquer*, le favori de M. Jean Stern, arriverait infailliblement dimanche prochain, vu que cet excellent cheval ne pouvait être battu que par *Votre Altesse*, à M. le comte Vigier, et que ladite *Votre Altesse* ne devait manquer d'être tirée par son jockey, lequel, à l'insu du propriétaire,

allait être corrompu par l'entraîneur d'une dame qui en voulait mortellement, à cause d'un mariage manqué, au propre entraîneur du comte Vigier... Ces déductions admirables ne coûtaient aucun effort au baron Merlinot, et il nous les dévidait sans même avoir l'air d'y prendre garde. N'est-ce point là, voyons, le fait d'un véritable nécromant?

« Et le doping, donc! Oh! c'est ici surtout que le baron triomphait! D'un ton froid et paisible, il vous énumérait à la file plus de 800 recettes différentes de pilules et d'injections sous-cutanées; et le peuple des chevaux de pur sang se divisait pour lui en deux grandes catégories, à savoir ceux qui avaient été dopés, les initiés enfin, les francs-maçons du monde hippique, et ceux qu'on ne dopait pas, la foule, les bourgeois; de même que les propriétaires et entraîneurs se classaient en dopeurs ou non-dopeurs, c'est-à-dire en hommes sérieux, en hommes de valeur, d'une part, et, d'autre part, en baladins puérils et en jobards insi-

gnifiants. Et le baron n'éprouvait nulle faiblesse dans son diagnostic. Miraculeusement instruit touchant la composition de tous les dopings possibles,il les dénonçait en souriant, sans arrêt, sans fatigue, sans crainte... Quel homme ! Me soutiendra-t-on qu'un personnage aussi versé dans la science des talismans, et qui savait tant de secrets sur les bêtes et les humains, et qui pouvait ainsi prévoir l'avenir, et tracer son devoir à la Fortune, aura-t-on bien l'audace de me soutenir qu'il n'était pas l'Enchanteur Merlin lui-même, en chair et en os?... »

Mais non, chers Corinthiens, vous ne prétendrez certes point que je n'ai pas effectivement causé avec l'illustre mage sous les traits du baron Merlinot, devin et alchimiste à la fois. La science surnaturelle de ce grand sporsman ne vous étonne en rien; vous admettez sa double vue sans hésiter, son don de prédiction, et sa connaissance miraculeuse des simples, dès qu'il applique aux choses de

courses de telles facultés presque divines....

Bref, je passe pour un fol, si je confesse que j'ai vu Peau d'Ane au fond des bois. Mais je suis un sage, si j'ai rencontré l'Enchanteur Merlin au bar. Je deviens même un garçon prudent et de bon conseil, si nous avons bien bavardé tous les deux, le nécromant et moi, et voici que vous accourez déjà de toutes parts pour me demander des tuyaux... Je vous avertis, messieurs, que je les vends!

AVIATEURS

Ai-je donc été le jouet d'un songe? Il se pourrait, en somme... Et cependant, il me souvient si nettement et des réponses que l'on me fit, et de la voix, et des visages même des convives, après ce banquet en l'honneur de l'aviation, banquet au cours duquel on avait prononcé nombre de toasts, raillé les sorbets surannés, goûté par contre le chaud-froid, approuvé les primeurs, bravé les huîtres, et toléré le champagne frappé... Je me rappelle tout, au point de m'y croire encore : je revois les messieurs décorés, assis au centre de la table, je reconnais le ministre du Travail et celui de l'Instruction publique,

trois généraux, un de nos académiciens et un des sous-secrétaires d'État de la dernière promotion; puis M. Hugues Le Roux, M. Pierre Baudin, le comte Recopé, Mme Daniel Lesueur, le maire de Reims et le député d'Issy, Rodin, Mme Séverine, le délégué du *New-York-Herald*, M. le doyen Febvre, de la Comédie-Française, tout le gratin des galas officiels enfin. J'étais moi-même placé à l'un des bouts, entre M. Marinetti, qui représentait avec éclat le futur en cette assemblée, et M. Ferdinand Brunot, de la Sorbonne, figurant plus modestement le futur antérieur.

J'échangeai des plaisanteries délicieuses avec M. Marinetti, qui est, comme on le sait, le plus avenant causeur, et des badinages avec M. Ferdinand Brunot, dont l'humeur enjouée se plait aux fins repas, que des ministres président. Je nommai l'un à l'autre ces deux messieurs; ils s'entendirent, et bavardèrent sans arrêt : tandis que l'un voulait bannir l'orthographe, proscrire la gram-

maire, frapper d'un impôt l'étude du latin, défendre aux écoliers d'apprendre le français, cette langue réactionnaire, châtier avec la dernière rigueur le délit de littérature, et soigner le talent, maladie gothique, en des hôpitaux spéciaux, l'autre ne prétendait à rien moins qu'à incendier tous les musées, faire sauter le Forum romain à la mélinite, occuper militairement les Universités italiennes, établir un poste de télégraphie sans fil au Capitole, combler les canaux de Venise, et transformer cette indolente et funeste cité en une vaste usine à fabriquer des produits chimiques... Vous voyez que tout cela est bien précis, et que j'ai conservé la mémoire des moindres propos. Ce n'était donc point un rêve, ce banquet, décidément : il a eu lieu, et je rapporte les faits. On peut les mettre sur fiches.

La charmante causticité de mes deux voisins m'avait conduit jusqu'au moment des toasts, sans que j'eusse senti passer le temps.

Les allocutions elles-mêmes du ministre, du sous-secrétaire d'État, du député d'Issy et de Mme Daniel Lesueur, me parurent, telle était ma bonne humeur, ne durer qu'un instant. Enfin, le cœur tout remué par les grandes et belles paroles que je venais d'entendre, je me levai de table, et nous nous rendîmes auprès de petits guéridons, où le café, les liqueurs et les cigares se trouvaient servis. Et c'est alors que je me mis à flâner çà et là, devisant avec l'un ou avec l'autre...

Hélas! quelle mésaventure! Au bout de peu de minutes, qu'avais-je fait de mon allégresse première? Que de mélancolies, Dieux justes! Venais-je effectivement d'assister à un repas triomphal, donné pour glorifier la locomotion aérienne, ou bien n'était-ce pas plutôt une cérémonie consacrée aux regrets et aux douloureuses remembrances, le dîner des désillusions, les agapes des cœurs brisés?

Le premier auprès duquel je m'arrêtai, me dit :

« — Ce café est exécrable, mon cher. Et d'ailleurs, pourquoi le buvons-vous? Pourquoi sommes-nous ici, nous autres corinthiens, nous autres sportsmen? Qu'y faisons-nous donc? Nous encourageons l'aviation, nous chantons la gloire des héros de l'air? Peuh! faut-il que nous soyons poires, tout de même! Eh oui! poires, certainement, excusez si le mot vous choque... Il y a belle lurette en effet que l'aviation n'est plus un sport, mais bien un métier, une carrière industrielle, pareille à tant d'autres. Le professionnel a peu à peu tout envahi : grassement payé, il se moque, parbleu! de se mettre la figure en bouillie, ce mercenaire, ce gladiateur volant, ce condottière des bourrasques, ce commissionné pour la colonisation des nuages, ce chargé des affaires humaines au ciel... Et puis, à lui les machines innombrables et toujours neuves, alors que nous nous ruinons, nous autres, en appareils sans cesse en miettes, sans cesse à réparer... Non, voyez-

vous, l'aviateur amateur n'est plus possible aujourd'hui, et l'aviation, en tant que sport, a vécu... Écœurant : rien de plus écœurant !... Et avouez que ce café est ignoble... »

Or, un peu plus loin, pestait justement un professionnel. Il semblait encore plus mécontent, s'il est possible :

« — Ah ! monsieur, maugréait-il, le turbin est fichu, allez ! Il y a trop de concurrence, voyez-vous, trop de marques, trop de risque-tout qui, munis d'un diplôme obtenu par surprise, crèvent la faim sur les champs de vol ! La dernière des maisons trouvera maintenant n'importe où un pilote à la manque, prêt à se laisser casser en morceaux pour un louis. Cela dégoûte les autres, les bons, les vrais, moi, tenez, par exemple... ».

Ces plaintes ne me surprirent guère : l'intrusion des professionnels dans les sports ne peut rien donner que de trouble et de fâcheux, certes ! Mais combien plus poignante que la mienne était l'amertume de mon cama-

rade Georges C., qui fumait avec dégoût, tout près de ceux-ci, un cigare à bague armoriée!

« — Vous avez entendu? me fit-il tout bas, en soupirant. Vous voyez quel est l'esprit des aviateurs, à présent! Quand je pense que j'avais cru me régénérer, me sauver, en me vouant aux aéroplanes! Eh, oui, j'étais inutile, raté, propre à rien, couvert de dettes, presque déclassé. Je pensai : Devenons pilote, cela va nous faire une situation mondaine... Et puis... vous voyez... »

Mais à ces mots, un inconnu, plus sombre encore, interrompit par ses sarcasmes les propos de Georges C. :

« — Ouais! jeune homme, vous avez cru peut-être à la gloire pour les conquérants de l'air. Vieille chanson, monsieur. C'était bon pour 1909, 1910 encore. Mais voici que nous passons de mode. Les gens du monde sont déjà las de nous voir applaudis. Notre prestige devient officiel, genre radical-socialiste, et nuance société de gymnastique...

— Certes, approuva un ravissant jeune homme qui nous écoutait, et le plus affligeant, c'est que nous n'avons même plus pour nous les femmes, comme naguère. Nous leur semblions, il y a deux ans, les oiseaux de leurs rêves, les chevaliers errants de la nue. Elles élevaient les yeux au plafond, et faisaient des gestes avec leurs jolies mains, pour signifier que nous planions parmi leurs songeries et leurs pensées, et si grande était leur foi, qu'elles ne regardaient même pas, alors qu'elles agitaient ainsi leurs doigts légers, si aucun bouton ne manquait par hasard à leurs gants...

— Mais c'est qu'Aphrodite est tellement incertaine! déclara en souriant un troisième personnage... Le bruit de l'hélice aura mis ses colombes en fuite, et l'huile chaude du moteur lui rappelle sans doute le sombre Vulcain, son époux. Pour les poètes comme pour les amants, l'aviation a fait son temps... »

Je demandai comment s'appelait cet homme

au langage imagé. « Ne l'avez-vous pas reconnu? me répondit-on. C'est M. Gabriele d'Annunzio... »

A peine d'ailleurs avait-il entendu ce nom illustre, qu'un quidam nous interpellait : « Et moi! s'exclamait-il... Oui, et moi! Pensez-vous à moi? Je ne sais plus que faire. Après l'auto, après l'aéroplane, après l'espéranto, à quoi jouer maintenant? Mes millions me gênent. Si je commanditais un style artistique?... »

C'était M. Archdeacon qui parlait ainsi.

« — Bravo! riposta un inspiré, fondons un nouveau style! Nous bâtirons des maisons à l'envers, et, pour les aéroplanes, une gare en nickel, que l'on placera soit sur les tours Notre-Dame, soit sur l'Arc-de-Triomphe, soit sur le Palais-Bourbon... Je m'en charge! »

Et c'était M. Frantz Jourdain, pour le coup.

Effrayé, consterné, je finis par m'enfuir à travers les salons. Un enfant tout nu pleurait dans un coin.

« — Qui donc es-tu, mon petit ami?

— Je suis Icare... Papa m'avait dit : tu ne voleras pas trop haut, sinon la cire de tes ailes fondrait...

— Je sais, je sais!... »

En vérité, je ne puis me rappeler si ce fut, oui ou non, un rêve. Mais n'importe, les aviateurs m'ont fait entendre un concert de lamentations. Je les préférais en 1910, alors que nous pensions, à chacun de leurs vols, avoir repris l'Alsace et la Lorraine. Depuis cette campagne, ils semblent fatigués — à moins que ce ne soit nous.

PAU ET LA CAMPAGNE ROMAINE

Je vais vous conter deux belles histoires.

Il y avait une fois un jeune homme qui dînait en ville. C'était un garçon qui savait dîner : entendez par là qu'il mangeait sans se soucier d'un régime, et dédaignait cette affectation de ne boire que de l'eau, continence qui sent son parvenu, mais qu'au contraire il goûtait volontiers, et fort attentivement, à chaque plat comme à tous les vins ; ajoutons qu'il causait de bon gré, sans efforts apparents, et de ce qu'on voulait ; il employait un vocabulaire suffisant, et variait convenablement ses verbes ; il souriait aux mots qu'on lui faisait, par aventure même risquait le

sien ; bref, un fin convive, un commensal avec qui réussir un joli repas.

Or, ce garçon, qui dînait si bien, se voyait recherché, comme il est juste. Certaines maisons se l'étaient tout particulièrement attaché, et notamment l'une d'entre elles, où la table était savoureuse, les femmes élégantes, et les maris très occupés. Notre dîneur venait là, deux fois la semaine, déployer ses grâces appréciées. Et depuis plus d'un an déjà, il y séduisait très régulièrement. C'était un rite.

Un jour, bien par hasard, on vint à parler devant lui de Mlle Dolorès N., l'une des plus vives jeunes filles de cette colonie espagnole qui, l'automne, pullule à Biarritz, et dès la fin de l'hiver, essaime vers Pau. La senorita Dolorès est une centauresse, qui n'hésite pas à suivre un renard à travers les pires vicissitudes, et par-dessus les plus redoutables obstacles de la plaine paloise.

— Rien de plus fâcheux pour une jolie femme ! s'écria quelqu'un. Voyez par exemple

votre Dolorès. Elle a failli, en chassant à Pau, et grâce à son imprudence, casser contre une barrière l'un des plus gracieux nez d'Espagne.

— Pardon! répliqua notre convive. Il n'en est rien. Ce ne fut pas sur une barrière, mais dans un fossé couvert que tomba le cheval. En outre, Mlle Dolorès n'avait commis nulle imprudence, mais sa monture s'était dérobée, et venait de l'entraîner vers un très mauvais endroit, avant que de se décider à sauter. Enfin, Mlle Dolorès N. ne se fit aucun mal, vu qu'elle roula doucement sur la bruyère : quelques écorchures à peine. Je suis sûr de ce que j'avance là; c'est moi qui ai relevé cette demoiselle. Elle n'était même pas évanouie, et souriait. »

Chacun de s'étonner : « Ah, çà, comment! vous montez donc à cheval?

— Assidument, et depuis mon enfance.

— Et vous chassez à Pau?

— Chaque année, durant plus d'un mois.

— Et vous passez tous ces obstacles effrayants?

— J'en ajouterais, si je pouvais.

— Mais vous ne nous l'aviez jamais dit!

— Me l'avez-vous demandé? »

Discrétion incomparable! Merveilleuse, et presque paradisiaque modestie! Un homme qui a chassé à Pau, et qui ne le raconte à personne! Un cavalier qui a franchi ces obstacles fameux, et qui ne les décrit pas, ne les compare pas à tous les accidents de terrain rencontrés sur sa route! C'est à n'y pas croire, et je sens bien que vous me soupçonnez : je dis pourtant la vérité.

Passons à la seconde anecdote : elle est encore bien plus étonnante.

Il y avait une fois — une autre fois — un deuxième jeune homme, qui fit un jour le voyage de Rome. Celui-là était un grand sportsman et un chasseur déterminé : et quand nous écrivons « chasseur, » ce n'est point « veneur » qu'il faut lire. Poursuivre en

pays plat un cerf en ses refuites, et un chevreuil malgré ses ruses, il n'eût pas fallu lui proposer ces pacifiques badinages de barbons. Au lieu qu'il eût couru de Lille à Bayonne, et de Brest à Nancy, pour sauter, derrière une meute, des haies et des clôtures, des contre-bas et des rus à bords francs. Ses chevaux étaient illustres, et ses prouesses bien connues, tant en rallye qu'au Concours Hippique, tant à Pau que dans la Vendée.

Toutefois, il n'avait jamais galopé dans la campagne romaine : et il ne pouvait s'en consoler. La vie, peu à peu, devenait impossible à supporter ainsi. On lui contait merveille de ces hautes barrières et de ces murs inexorables qui sillonnent, là-bas, la campagne solitaire, et clôturent les maigres pacages ou les champs caillouteux : il fallait avoir passé cela. N'y tenant plus, un beau jour du mois de mars, il mit ses bottes dans une malle, télégraphia pour retenir deux bons chevaux durant une quinzaine, et partit.

Le premier jour se passa bien. Le second, il chassa, et revint un peu ivre d'avoir chevauché parmi ces prairies désolées et grandioses, vouées aux herbes folles et parsemées de ruines augustes. Son cheval avait heurté du sabot les larges dalles des voies romaines, et contourné d'antiques tombeaux. Le soleil s'était couché dans la pourpre, après quoi toutes les nuances de la nacre et tout l'orient des perles de Golconde avaient inondé le ciel, l'horizon, les montagnes : une féerie ! Le soir, à son hôtel, pincé dans un smoking dessiné par les anges, il écoutait une adorable lady lui parler de Praxitèle et de Lysippe, cependant qu'une svelte contessina lui narrait quelques scandales remontant aux Borgia, et qu'un subtil élève de l'École de Rome ne tarissait point en anecdotes touchant les Cardinaux, Sa Sainteté, Rampolla l'admirable, et Mgr Duchesne.

Le surlendemain, notre sportsman foulait le sol du Forum en compagnie de la contessina,

et s'égarait avec elle au Palatin, se laissait conduire au Pincio, puis dans les villas illustres. Elle lui montrait les galeries, le Vatican, le guidait vers Ostie-la-Morte, vers Tivoli, Frascati, les enchantements des jardins d'Adrien, le lac de Nemi, que sais-je !...

De là, comment ne point gagner Naples : on y alla, tout naturellement... Après quoi, la Sicile se trouvait bien proche : on y fut, comme en rêve... Et aujourd'hui, s'il faut tout dire, savez-vous où ils sont, le sportsman et la contessina ?... Eh bien, ils habitent Girgenti, dans une maison perdue parmi les oliviers et les violettes, et ils attendent là que le printemps s'achève, que l'été lui succède, que l'hiver enfin les unisse tous deux sous la lampe, ou les ramène à Palerme, ou à Sorrente, ou dans quelque autre nid.

Et quant aux bottes, elles reposent au fond de la malle ! Et quant aux chasses, fini, l'on n'y pense plus ! Adieu les chevauchées, sinon avec la bien-aimée, le long des plages mélo-

dieuses, et par les routes qu'éventent les papilions frivoles !... Ce qu'on fait ? On scrute les musées, on s'étreint lèvre à lèvre, devant les vestiges précieux, l'on vit dans une fièvre d'art et d'amour, l'on s'aime éperdument à la face des statues antiques et parmi les temples abattus, on déchiffre, entre deux caresses, une inscription latine ou des vers de Pétrarque, on se murmure des chansons du Magnifique en cheminant sous les orangers, au milieu des colonnes brisées, dans les salles émouvantes des vieux palais... La contessina ? On pense qu'elle va nous donner bientôt un petit bâtard frais et rose. Et notre sportsman ? Il s'applique à corriger quelques erreurs topographiques trop répandues, touchant l'emplacement de la villa d'Horace...

Allons ! qu'en dites-vous, de ces deux histoires !

Eh ! quoi donc ? vous secouez la tête ?... Le second récit vous paraît plus suspect encore que le premier ? Vous n'admettrez

jamais qu'un homme ait pu faire un galop à Pau sans en parler à tout le monde, et toujours, et partout ; mais bien moins pouvez-vous, qui pis est, concéder qu'un cavalier vraiment digne de ce nom, qu'un raffiné de la barrière fixe et un dilettante du mur de clôture, qu'un corinthien friand de plaies et de bosses enfin, s'en soit allé à Rome, et là, qu'au lieu de forcer décemment les renards italiens, il ait au contraire sombré dans cet imbroglio de tendresse romanesque, de fugue sicilienne et d'extravagante contessina ? Et que vous semble-t-il de cette débauche d'art et de poésie ?... Un sportsman que le ciel romain suffit à changer en esthète ?... Voyons, est-ce admissible ?... Peut-on plus mal tourner ?

Ma foi, voulez-vous mon avis ? Je ne crois pas, moi non plus, un traître mot de ces fantaisies, et si je vous les ai rapportées ici, c'est qu'on me les a données pour vraies, sur l'honneur, ou du moins sur parole — ou enfin

l'on m'a dit que tout pouvait arriver, même cela.

Bah ! en somme, si l'on veut, même cela !... Cependant, plutôt qu'un héros du Concours Hippique en arrêt, même par amour, devant un marbre antique, j'imaginerais, oui, plutôt Mgr Duchesne à cheval, en train de sauter des barrières, Mme Dieulafoy en jupe à paniers, M. Aulard spirituel, et M. de Pomayrols au café-concert... Je vais jusque-là.

LE GOLF

Dès que l'été est venu :

— Puis-je venir vous voir, Madame, après le déjeuner ?

— Je vais au golf.

— En ce cas, à quatre heures ?

— Je serai en train de faire dix-huit trous.

— A cinq heures, donc ?

— Je prendrai le thé, au golf.

— Et quand le soleil déclinera ?

— J'attendrai qu'il se couche sur le golf.

— C'est l'affaire de vingt minutes.

— Oui, mais ensuite, y a-t-il rien de plus exquis que le crépuscule tombant avec lan-

gueur sur un beau terrain de golf, herbu jusqu'à l'infini, onduleux et silencieux !

— Eh bien, alors, à demain matin ?

— Demain matin, j'ai une partie au golf, à onze heures et demie...

Et ainsi de suite. On est envahi, cerné par le golf, prisonnier du golf. Où que l'on se tourne, l'on ne saurait y échapper. Autour de Paris, c'est La Boulie, Chantilly, Garches ; un peu plus loin Compiègne et Fontainebleau : toutes les issues sont gardées. Si l'on fuit vers les plages, en chacune maints greens vous attendent, et des caddies, ou « cadets » (mais j'aime mieux « cadets »), vous guettent. Vous sauverez-vous tout à fait? Vous exilerez-vous? Tenterez-vous de gagner l'Espagne ou l'Italie?... Attention ! C'est plein de golfs, par là ; vous n'éviterez qu'avec peine ceux de Biarritz, de Pau, de Cannes, de Nice... On en a mis partout, et chaque jour on en ajoute. Il paraît que le blé renchérit, depuis que tous les champs sont transformés en pelouses.

Or, le sport est un puissant dieu, certes, ce ne sera pas moi qui dirai le contraire. Cependant, il ne peut à lui seul expliquer un tel engouement, une telle furie. Si la société entière, si toutes les dames de France surtout, avec leurs demoiselles, se sont mises au golf, et si l'on crée, chaque trimestre, un nouveau terrain, il y a quelque raison profonde à cela. On la découvre aisément, d'ailleurs : il suffit d'y réfléchir un instant. En effet, veuillez me suivre. Je vous poserai une seule question : « Avant la diffusion du golf, vous trouviez-vous commodément installés pour bien médire de votre prochain ? La calomnie était-elle vraiment facile à répandre ? Existait-il, en un mot, des endroits positivement bien aménagés, confortables, et dans la meilleure position stratégique possible pour fabriquer en commun un poison véritablement actif, délétère, ingénieux, une belle boue nocive à souhait, une fine gadoue cuisinée avec un art parfait ? Jouissait-on d'aussi admirables

laboratoires à distiller le venin et les niaiseries, d'aussi incomparables officines à potins que les terrains de golf?... Eh bien ! que vous en semble?... »

Allons donc ! Poser la question, c'est la résoudre !

Où se débitaient autrefois, je vous prie, les sottises nuisibles et les cancans dangereux? Peuh ! on échangeait des bavardages tant bien que mal dans les salons, dans les thés, dans les cercles. Or appellerons-nous ça en réalité un service de calomnie confortable et bien compris? Vous voulez rire! Les salons? Mais ce qu'on y dit n'y a presque pas d'importance : on est si ridiculement discret, dans un salon. On n'y parle même pas avec franchise, on procède souvent par allusion, on fait de l'esprit, on chuchote ; il arrive ainsi qu'une méchanceté se perde : c'est lamentable ! Il y a même plus d'un salon où l'on gaspille au bridge un temps précieux, que l'on pourrait si bien consacrer aux commérages, hélas!

Mais toutes les traditions se perdent.....

Restent les thés... Bah! pas de méthode, rien de fixe ni de suivi en ces endroits bruyants et ouverts à tout venant : on commence le lundi à y défaire une réputation; bon! le mardi on va dans un autre thé, on ne se retrouve plus, on s'entretient d'autre chose, ce n'est pas un travail sérieux...

Les cercles, alors? Oui, là on ne s'emploie pas trop mal, en effet. Seulement, on se trouve entre hommes, et outre que rien n'est plus triste, certaines nuances indispensables à une belle œuvre de destruction mondaine échappent toujours aux mâles : ils sont négligents, et puis ils pensent quelquefois à leurs affaires ou à leurs vices. Tandis que les femmes, elles, n'ont rien à faire, et les honnêtes n'ont point de vices : rien ne les distrait jamais de la calomnie. A la bonne heure!... Non, certes, thés et salons, c'étaient de pauvres lieux où médire, assurément, et si nos mères s'en contentaient, c'est qu'on n'avait pas trouvé mieux.

Ah! pourtant, l'on avait les casinos! Voilà qui était assez bien combiné, un casino! Les jeunes et vertueuses épouses retrouvaient là un tas de vieilles fées Carabosse, et elles faisaient, les unes avec les autres, un très bon ouvrage de sévérité, si d'aventure quelque gracieuse personne, inconnue d'elles ou trop jolie, venait à se poser sur la plage. Mais quoi! l'activité d'un casino dure à peine deux mois, du 20 juillet au 15 septembre, c'est une plaisanterie!

Il y avait bien aussi Puteaux; on peut tenir Puteaux pour une ébauche, un premier essai du golf. Combien d'étonnantes calomnies seront sorties de Puteaux! Néanmoins, on joue au tennis à Puteaux, et les parties, trop courtes, se succèdent rapidement, ce qui nuit au recueillement, à l'étude d'un soupçon, d'une insinuation, aux longues conférences. De plus, Puteaux est bien près de Paris; on va, on vient, comme dans un thé. Ce n'est pas pratique, au fond!

Tandis qu'un golf, quelle pure merveille au point de vue des jugements téméraires et des propos empoisonnés ! Une bonne dame arrive là, s'installe devant une table à goûter, avec son ouvrage, et pendant que sa fille parcourt interminablement la prairie à la conquête d'un trou après un autre trou, l'honorable matrone a tout le loisir nécessaire pour s'occuper studieusement à tricoter d'affreux commentaires et à broder d'épouvantables «on dit que». Puis, tout en demeurant suffisamment élégant, un golf présente on ne sait quoi de gentiment familial et «country life»; on s'y sent chez soi : la méchanceté y gagne en naturel, elle a plus de laisser-aller, elle rassure, on y croit.

De plus, sauf deux ou trois mois l'hiver, la saison du golf dure toute l'année : on ne se voit pas à chaque instant forcé de repêcher une prévention tombée à l'eau, de rattraper une vilenie perdue ; le lendemain, au contraire, on se retrouve avec plaisir, et l'on reprend

la rosserie de la veille, bien tranquillement.

Enfin, comme entrepôt matrimonial, il n'y a vraiment pas mieux qu'un golf : la vente des jeunes filles s'y traite à merveille, et il faut voir la concurrence des mères dans ce marché aux fleurs! Mme Angot n'y passe rien à la maréchale Lefebvre : seulement celle-ci s'appelle duchesse de Dantzig, et l'autre comtesse de Carabas.

C'est pour toutes ces raisons que les greens ont à ce point poussé en France, et avec quelle rapidité! On n'y a pas encore semé le gazon, que déjà l'on voit germer les potins.

D'après ce qui précède, vous devinez, chers Corinthiens, la contenance qu'il vous faut observer sur les terrains de golf. N'allez point là faire les galants! Soyez très réservés, habillez-vous sans excès : des tons gris et neutres; tâchez même d'être un peu laids. On vous permet la culotte courte, mais n'abusez pas! Nul charme intempestif, aucun esprit. Songez que vous êtes sous l'œil des commères, et que

ce sont des bougresses, révérence parler, qui ne plaisantent pas.

Cependant le sport en lui-même, direz-vous, les coups merveilleux, la bille qui vole?... Bah! y tenez-vous tant que cela? Mon Dieu, jouez si cela vous fait envie! La méthode est ingénieuse, d'ailleurs pour se marier à souhait. Si vous êtes très riche, vous n'aurez toujours qu'à choisir. Mais vous trouvez-vous démuni d'argent? En ce cas, un drive heureux peut vous aider beaucoup à entrer comme consort dans une famille opulente. Toutefois, ayez soin que votre fiancée ne soit pas trop laide. Madame votre épouse en effet se conduira parfaitement. Or, rappelez-vous que sur les mœurs des honnêtes femmes, il n'y a rien à dire : il faut donc bien alors que l'on parle surtout de leur physique. Grave péril!

Courez les greens, chers Corinthiens, et « drivez » en paix ; mais n'oubliez pas du moins qu'un homme pauvre, devenu l'époux d'une laideron, n'est jamais loin d'être un pauvre homme.

LE YACHTING

Tout de même, mon pauvre petit corinthien, par une belle nuit d'été à Trouville, tu as connu l'envie...

Oh ! oh ! tu te récries, tu fais le fier, tu « morgues », comme on disait jadis, tu ne veux avoir jalousé personne ! Toi, souhaiter le sort de quelqu'un !... Toi, paraître mécontent de la vie que tu mènes, de ta fortune ou de ta situation sociale, de tes plaisirs, de tes modestes avantages ! Ah !... par exemple, il ferait beau voir !...

Je sais, va, je sais aussi bien que toi, — et même mieux peut-être ! — tout ce que tu t'apprêtes à me dire. La romance est connue,

trop connue ; Béranger l'eût écrite en son temps. Tu vas me parler des gueux, qui sont des gens heureux ; tu évoqueras la fable du savetier et du financier ; tu plaindras les millionnaires accablés de soucis ; tu me déclareras ton horreur des plaisirs coûteux, si monotones ; tu m'assureras qu'il n'y a guère de satisfactions réelles à posséder, entre autres trésors de nabab, un de ces grands pendards de yachts sur lesquels on s'ennuie à pleurer, où l'on est en somme mal logé, sous des plafonds trop bas, en des chambres de bonnes, ces chambres fussent-elles entièrement lambrissées de nickel fin et d'acajou des îles.

Tu me dépeindras par contraste ta savoureuse indépendance, ta vie pleine d'imprévu, le charme de ta solitude estivale, en quelque coin perdu de Bretagne, et les âpres joies, un peu sauvages, qu'on s'y plaît à goûter. Tu me nommeras le petit port que hante ton bateau chétif et charmant, dont se riraient sans doute les poseurs du Yacht Club, — ainsi que tu les

qualifies, — ton cher bateau qui n'est qu'une barque de pêche, tout au plus, mais que, du moins, tu peux mener toi-même, la main à la barre, face aux vagues !...

Oui, d'accord, c'est entendu, je n'ignore nul détail en ce qui te concerne. Beaucoup plus précisément encore, je ne t'ignore pas toi-même, et sais comment tu as le nez fait, ô corinthien modeste et nautique ! Car je t'ai rencontré un soir sur les rochers lointains de ton Finistère. Tu rentrais au logis, un filet sur l'épaule. Ton amie t'accompagnait, portant un casier à homards. Elle avait une très jolie robe, cotillon court et blouse de marin très ouverte sur sa jeune poitrine, toilette de quatre liards, sous quoi elle semblait nue comme une petite Néréide, saisie toute vive dans le pli d'une vague, et habillée à la hâte avec la défroque d'un mousse... Toi, tu portais le chandail et le suroît, et nonobstant ta figure cuite, ton brin de moustache décolorée par les embruns, malgré ton aspect louvart de

mer, enfin, il y avait plaisir à te voir marcher côte à côte avec la petite Néréide, sur ce sentier de falaise : vous étiez dans le ton, vous faisiez bien, vous faisiez même mieux que ça, vu que vous fleuriez l'amour et la fraîche santé, et après vous avoir croisés, mes enfants, on se sentait bien sot si, d'aventure, on était là tout seul...

Bref, j'accorde que ta vie est délicieuse, mon cher Breton. J'ai aperçu ton joli voilier qui se balançait à quai, dans le port. Fin, svelte, blanc comme neige, c'est là ce qui s'appelle un yacht... mais non, il faudrait un mot plus élégant et plus gracieux pour nommer cette nef légère, un mot qui signifiât quelque mirage de la mer, qui tînt de la mouette et du cygne, du coup de zéphir et de la nuée qui passe... Le ravissant esquif ! Ton homme d'équipage était sur le pont, nettoyant le moteur minuscule qui te permet de parer à l'accalmie, et de manœuvrer aisément pour l'entrée au port comme pour la sortie ; le

mousse réparait un filet. Rien n'était plus engageant : je fusse bien volontiers parti à ton bord, le lendemain, dès l'aube, avec la Néréide et toi... Il me souvient d'un livre de Gabriele d'Annunzio, le *Feu*, où le héros, rentrant heureux et affamé, après une admirable nuit d'amour, s'envole ainsi vers la mer sur un bateau de pêche, dans le silence et dans les roses d'une aurore vénitienne...

Tu vois, rien que pour l'avoir une minute entr'aperçu, si candide et si frêle, au ras du quai, tu vois quelle route j'ai déjà suivie sur ton yacht ! Nous voici dans l'Adriatique !...

Et la pêche !... On ne pêche pas évidemment, sur un aussi coquet bateau, de la même façon que sur un chalutier poisseux ou sur un gros sabot à sardines. Qu'est-ce que tu trouves donc, ô corinthien, s'il arrive que tu jettes, du haut de ton bord immaculé, tes filets bleu de lin dans la mer ? N'as-tu pas cueilli quelque jour un enfant Triton, tout bondissant, tout crachant et gluant ? Et ne

vas-tu pas une fois nous ramener une Sirène ? Mais il te faudra des chaînes d'or pour amarrer solidement sur ton pont, si bien poli et savonné, ce gros poisson : sinon il y glissera, et retombera dans l'eau ; méfie-toi ! Il te faudra encore une mante à lui jeter sur les épaules, une « sortie de l'onde », afin d'éviter le scandale. Te vois-tu rapportant du large une femme nue?... Mme Paquin, ou Paul Poiret, te dessineront un modèle de manteau pour Sirène pêchée.

Je devine encore tes escales çà et là, où il te plaît, dans le port tout voisin, sinon plus loin, à un jour de route sous bon vent, voire à l'île quasi-déserte, là-bas. Cette île pelée, battue par les vents, montre néanmoins une côte ciselée, offre des havres mystérieux, des petites plages où nul ne va, dont aucun pas, presque jamais, n'a foulé le sable vierge. Et ce sable, tu en as éprouvé la tendresse, la tiédeur. Sa couleur blonde se marie à ravir, n'est-ce pas, avec la peau nacrée de ton amie ?

Tu te rappelles cette parcelle de mica qui brillait près de son grain de beauté, sur la hanche?

Quelquefois, au retour, la mer brunissait, fronçait ses sourcils blancs, se mettait en colère. Il y avait alors plaisir à voir grandir le phare, à passer enfin sous la jetée. Une fois débarqué, tu prenais à la taille ta petite amie un peu tremblante, et tu l'emmenais dîner dans votre chalet, au milieu de ce bouquet de pins qui finit sur la plage même. On avait fermé les fenêtres au vent du large soufflant la tempête; mais de l'autre côté, celles qui donnaient sur la vallée bleuissante s'ouvraient toutes grandes; la nappe à carreaux était mise, le vin souriait allègrement dans les verres, sous la clarté de deux bougies aux chapeaux roses, et l'odeur du melon se mariait au tintement discret de l'angélus...

Certes, corinthien des petits trous pas très chers, je pressens, je prévois, j'apprécie toutes ces voluptés exquisement naïves! Comme toi,

si je pouvais, je ferais tout simplement partie du Cercle de la Voile, de Paris : j'aurais un gentil cruiser sans importance, ou un yacht d'un ou deux tonneaux pour la promenade. Et moi aussi, j'irais dans l'île aux plages silencieuses et aux havres secrets ! Et moi aussi, je tâterais, au retour, d'un melon bien mûr, tandis que le clocher chanterait non loin de là sa prière au crépuscule ! Tu me parais heureux, trop heureux, bienheureux... Et cependant, tu as une fois connu l'envie !... Veux-tu que je te dise où, et comment ?

Eh bien, c'était un soir, à Trouville, pendant la semaine des courses. Tu avais bien dîné, parmi des femmes de prix, couvertes de robes étonnantes. Comme il faisait étouffant, tu t'en es allé ensuite faire un tour sur le port, du côté des yachts. Or, là, reposait dans l'eau noire du bassin une sorte de monstre, une espèce de baleine gigantesque, un Léviathan de bois, de cuivre, de fonte et d'acier. C'était le *Proteus*, à Mr. J. K. L. M. N. Davidds,

l'effroyablement milliardaire des milliardaires américains.

Frappé de stupeur, tu t'es approché respectueusement de cette montagne flottante, tu en as suivi le flanc sombre, non sans engager tes souliers vernis sous plus d'un cordage; et puis, tout à coup, devant un large hublot violemment éclairé, tu es demeuré comme en extase : derrière la vitre, en effet, un gentleman en smoking et un jeune homme, pareillement en smoking, humaient le parfum d'une liqueur dorée, tout en déposant sur une coupe évidemment précieuse la cendre de leurs cigares à bagues. Entre eux, une jeune femme décolletée, merveilleuse, constellée d'émeraudes et de perles, une fée plutôt, fumait, elle aussi, une cigarette blonde. Et à l'entour étincelaient, scintillaient l'argent, l'onyx, l'ébène, l'acajou : une épiphanie !

Ce soir-là, mon petit corinthien, avoue-le sans mentir, tu as connu l'envie ! La nuit, en rentrant chez toi, t'a semblé plus noire et plus

froide. Tu aurais bien donné ta malheureuse petite nacelle à voile, et ton port vaseux empestant le vieux poisson, et toute la Bretagne avec, pour passer seulement deux jours et deux nuits sur le *Proteus*. Ton amie t'a fait l'effet d'un trottin auprès de cette autre impératrice des mers. Tu t'es imaginé avec ivresse en train de courir la Méditerranée sur ce bateau-palais, contournant les îles grecques, Délos, Samos, effleurant la Sicile, ordonnant d'atterrir ici, de lever l'ancre à telle date, comme faisait le père Anchise, quand il dirigeait au doigt et à l'œil la flotte d'Énée. Puis tu passais Gibraltar, tu gagnais les Indes, l'Amérique... Et déjà tu te murmurais les beaux vers que, par les nuits torrides, sous les Tropiques, tu réciterais à l'impératrice des mers bruissante de pierreries, tandis que le flot ferait à peine bouger vos hamacs..

Bah ! je t'entends bien ! Tu « morgues », tu crânes encore : « Ces gens-là, dis-tu, ne savent pas jouir de leurs biens, ni de leur luxe ! »

Oui, mais tout de même, si c'était toi, si c'était nous ?

... Seulement, hélas ! voilà où tu as raison : ce n'est jamais nous !

LA GRANDE ÉCURIE

A André Maurel.

Vous souhaitez sans doute, ô corinthiens, d'être propriétaires d'une grande écurie de courses?

Hélas! méfiez-vous... Certes, le prestige est éclatant à Auteuil, à Longchamp, à Deauville, à Maisons et à Chantilly, non moins qu'en mille autres lieux. Mais à quel prix se paie tant de gloire, le plus souvent, et combien elle est éphémère, les dieux le savent! Je veux vous conter, en passant, l'histoire du signor Angelotti. Vous y songerez.

Je n'ai point la prétention de vous

apprendre comment on voyage en Italie. Vous ne m'avez pas attendu, n'est-ce pas, pour connaître le nombre et la qualité des pyjamas qu'il faut emporter dans les hôtels de Rome, ni la meilleure façon de combiner un itinéraire, ni la coupe du smoking sans lequel on goûterait moins bien la joie de vivre en vidant une coupe d'asti, la nuit, à Sorrente, tandis que la mer charmante gémit dans l'ombre au pied de la terrasse. De même, entre Messine, Palerme et Syracuse, nul n'ignore que Baedeker est peut-être quelque chose, mais que Virgile vaut mieux.

Voici donc quelques années, j'accomplissais comme tout le monde, une promenade en Sicile, et, comme tout le monde encore, je tenais un Virgile aux doigts. Aussi bien, ce livre me servait de poche : je glissais entre ses feuillets des notes, des cartes postales, mes factures d'hôtel, ma correspondance. J'y retrouvais pêle-mêle une violette de

Pestum, un brin d'herbe qui venait du Palatin, un pétale des Borromées, un mot de recommandation pour feu le cardinal Mathieu, une inscription délicieuse : *Amavit, noluit, periit*, recueillie à San Miniato, l'adresse de la signora Angelina, de Naples, et un cliché d'Adeline, mon amie, photographiée dans les jardins de la villa d'Este. Tout ceci courait par les pages, coupant çà et là, tantôt les larmes de Didon, tantôt le récit de la nuit terrible, à Troie, tantôt les exploits de Turnus ou d'Enée, tantôt les longues navigations, les tempêtes, les berceuses, les escales, les départs au fin matin...

Bien mieux, il nous arrivait de le lire, notre Virgile! C'était une question d'hôtel et de marsala. Si l'hôtel se trouvait en effet bien situé, doué d'une belle vue sur la mer, ou orné de quelque pergola touchante, et si le marsala du soir avait vraiment le bouquet et l'arome, l'âge, la couleur, la courtoisie, le velouté nécessaires, alors une émotion

très vive nous saisissait : Adeline chantait des refrains de Montmartre, il est vrai, mais les plus tendres, et moi, j'ouvrais l'*Énéide* au hasard, à la première fleur sèche. Et je me troublais.

— C'est joli, ton latin? faisait Adeline.

— Tu veux que je traduise?

— Non... Embrasse-moi.

On ne sait pas enseigner Virgile, au lycée.

Or, un jour, à Girgenti, nous avions dîné dans un véritable buisson de roses. Nous venions d'arriver, tout juste pour nous mettre à table, en pleine nuit. Les *spaghetti* étaient parfaits, le marsala admirable... Je pris mon Virgile, et lus, au livre III :

Arduus inde Acragas. . . . .
. . . magnanimum generator quondam equorum.

Acragas, autrefois, mais c'était précisément cette Girgenti, où nous nous trouvions à cette minute même! « Acragas... qui jadis produisait des chevaux généreux!... »

Ainsi donc, au temps d'Énée, Girgenti était renommée pour ses chevaux ardents, puissants, splendides sans doute, ses chevaux « magnanimes » comme il était écrit là, sous mes yeux, en latin! Girgenti était l'antique patrie des coursiers illustres, triomphateurs des hippodromes, rois de l'arène... Quand je me couchai, les rêves bourdonnaient en ma tête comme des abeilles folles.

Le lendemain, nous vîmes les temples dans la campagne, les colonnes renversées parmi la menthe et le thym, les bas-reliefs que les lézards habitent, les moindres vestiges d'autrefois, si beaux, conservés avec piété au milieu des plants d'oliviers, dans les fermes, partout... Je disais à Adeline :

— Tu vois combien ces Italiens, tous artistes, ont le culte de leurs traditions. Ils savent, eux du moins, honorer leur passé...

— Oui, mon chéri... Rentre-t-on bientôt déjeuner?

On rentra, et dès mon arrivée dans la

salle à manger, je demeurai comme charmé sur place, stupéfait, ému presque aux larmes : sur les murs, en effet, que voyais-je, encadrées soigneusement et disposées ainsi que des images de dieux tutélaires? Des gravures et des photographies de chevaux de courses, des pur-sang superbes et célèbres, *Ronde de nuit*, *Maintenon*, *Ajax*, *Verdun*, etc...

C'étaient donc encore les *magnanimes equi* de Virgile, dont le souvenir subsistait sur cette terre après tant de siècles! C'étaient les glorieux poulains et les fiers étalons, orgueil d'Acragas, que la moderne Girgenti tenait toujours en un tel honneur! La merveilleuse fidélité! Et quel délicat lettré, quel humaniste patriote et raffiné devait être le signor Angelotti, patron de cet hôtel!...

Le déjeuner fini, j'aperçus précisément Angelotti qui passait dans le hall, et m'empressai vers lui pour le féliciter. Mais dès

mes premiers mots, sa figure changea :

— Ah ! monsieur, me fit-il, les chevaux de la salle à manger !... Ah ! signore, quelle tristesse !... Je n'étais pas fait pour gérer un hôtel, non... C'est la vie de la société, signorino, ce sont les plaisirs distingués que j'aime : et ce sont eux qui m'ont perdu, qui m'ont ruiné, qui m'ont forcé, vous le voyez, à tenir commerce d'hôtellerie... Pauvre moi !... Mais j'ai mené grand train, naguère, à Palerme. J'avais surtout une si belle écurie de courses, ah ! signorino !... Je faisais courir à Rome, à Turin, partout... Les chevaux de courses, je les adorais passionnément... J'en ai mis sur les murs de mon hôtel pour me rappeler un peu...

Un quart d'heure après, Adeline me demanda :

— Qu'est-ce que tu as donc ? On dirait que tu boudes ?

Et comme je ne répondais pas, elle ajouta :

— C'est encore ton bon Dieu de latin qui te travaille?... Tu ferais mieux de m'embrasser.

Ah! bien sûr... D'une façon comme d'une autre, d'ailleurs, cela devait finir ainsi.

LE CHASSEUR DE GROUSES

Fin août... Voici le moment où apparaît le chasseur de grouses.

Vous l'avez tous rencontré. C'est vers le temps où les courses de Trouville prennent fin, que l'on commence à voir rôder çà et là, sur les plages et dans les châteaux, le tueur implacable de grouses. D'autres, à ce moment, se muniront de modestes permis, pour s'en aller massacrer, à travers nos grands bois et nos beaux champs français, les perdreaux, les lièvres, les lapins, les faisans... Mais, fi donc! Des lapins, et voire des faisans, combien cela est vulgaire! Notre homme ne dit rien, s'il a de la politesse, mais il sourit intérieurement. Car

c'est un gibier autrement rare qu'il tire, lui, une proie bien plus délicate qu'il convoite, une pièce de roi, un butin fashionable et vraiment distingué — des grouses, enfin, oui, indiscutablement des grouses... Peste!

On sait ce que sont les grouses : des espèces de perdrix, ni plus ni moins; cependant, on ne les trouve qu'en Écosse, et quand un homme nous dit qu'il va se mettre en quête de ce gibier prestigieux, il faut entendre qu'il fera tout exprès le voyage... Dame! ce n'est point une petite affaire!

Depuis des années, depuis même des siècles, vous n'ignorez pas que l'on pense en anglais, si l'on veut être comme-il-faut. Les gigolos et les petites filles tout à fait très bien n'ont jamais parlé d'autre langue jusqu'à neuf ou dix ans, au moins, et ils conservent toute leur vie une certaine façon dégoûtée de prononcer la consonne *r*, ce qui est, comme chacun sait, le suprême du bon ton. Un jeune homme bien élevé se marierait moins profitablement, s'il

n'en pouvait faire la demande avec un rien d'accent de Londres. Un jour, il dira, comme au cirque : « Vôlez-vous marier avec moa? »

Vous pensez, après cela, si c'est élégant d'aller chasser les grouses!

On y met le temps, d'ailleurs, et l'on y prend un plaisir qui dure un bon moment. Car le chasseur de grouses ne se décide pas tout à coup, comme ça, à traverser la Manche, pour s'en aller mystérieusement se livrer à son sport favori. En ce cas, ce serait trop tôt fait, et à peine si l'on en parlerait. Tout doux, là n'est point le compte... Mais ce grand sportsman entend bien que chacun en soit averti. Aussi commence-t-il par déclarer négligemment, un soir, en taquinant son smoking : « C'est la semaine prochaine que je pars pour l'Écosse... »

Quelques jours après, on entend de nouveau cette phrase, puis bientôt quotidiennement, puis une fois par heure, voire plus souvent encore...

Et ce n'est pas tout : il y a les souvenirs de voyage, ou prétendus tels. Il y a — pour peu que l'on ait seulement un peu de lecture — la brumeuse Écosse, ses montagnes, ses landes couvertes de bruyères, ses vieilles hôtelleries où l'on met à rôtir la dinde devant un grand feu de sarments, tout en goûtant quelque gin vénérable et terrible. Il y a le castel romanesque et fuselé, posé au bord d'un lac paisible, et la miss aux yeux pensifs, qui vous auront troublé l'espace d'un matin. Il y a... bien des mensonges, enfin! Mais ne sentez-vous pas de quelle poésie l'on s'entoure ainsi, en fumant son cigare après le dîner?... En vérité, cela vaudrait le voyage — si on le faisait!

Pourtant, voilà, le fait-on? Nous voyons bien, en effet, que les chasseurs de grouses se commandent des équipements complets complets, qu'ils ont des culottes courtes, des guêtres de toile, des fusils perfectionnés, des valises ravissantes. Néanmoins, vont-ils en

Écosse? Il arrive même que nous recevions d'eux des grouses en bourriches. Cependant, Potin ne peut-il les avoir fait venir d'Angleterre, ces bourriches?...

Je soupçonne tous ces fameux chasseurs, ô corinthiens... Vous me direz qu'ils disparaissent pendant le temps voulu pour un voyage en Écosse?... Et si je répondais que c'est justement cette absence qui me donne le plus à réfléchir?

En somme, voulez-vous suivre mon raisonnement? Eh bien! vers quelle époque chasse-t-on les grouses? A partir de la fin d'août. Bon.

Maintenant, à quel moment, s'il vous plait, se nouent les plus tendres intrigues de l'année, aussi bien sur les plages que dans les villes d'eaux, et dans les forêts qu'en montagne? N'est-ce point précisément à cette saison, émouvante entre toutes, où l'automne va naître, où l'or de septembre se montre, où déjà les violons du crépuscule commencent à jouer en sourdine?

Et c'est donc justement alors que ces messieurs s'en vont ainsi, tout à coup?

A ne rien celer, je crois que les grouses s'appellent Maud de Chatou, Ninon de Maisons-Laffitte, ou autres noms plus secrets. Et quand un ami m'assure qu'il revient de là-bas, à peine me défends-je de lui demander si l'Écosse portait de la belle dentelle, et si c'est à « l'Œillet royal » ou au « Jardin de mon curé » qu'elle était parfumée.

CELUI QUI N'AIME PAS LES ARTISTES

Celui-là, c'est moi...

Hélas! oui, c'est moi, et vous m'en voyez bien confus. Car il ne faudrait pas croire que je joue à lancer un paradoxe en l'air, pour voir si l'on se fâchera, ou si l'on rira. Nullement... Je ne fais pas le malin; je n'exagère pas non plus la modestie, à la manière de ceux qui déclarent avec une hypocrisie révoltante : « Oh! moi, je suis un paysan, un simple, un bon gros, et je n'entends goutte à ces belles choses!... »

Rien de cela, je le jure. Vous ne me croyez pas assez dadais pour bluffer, ni assez simple

pour croire que j'y gagnerais. Seulement, chers corinthiens, que voulez-vous? Je n'aime pas les artistes... Alors, je le dis tout cru... Bah! après tout, n'a-t-on pas connu un chansonnier, ce Vincent Hyspa, qui n'aimait pas les fleurs? Eh bien! moi, ce sont les artistes qui me rebutent. Je me méfie de ces gaillards-là : ça ne sait rien, ça n'a pas de goût, ça n'a jamais rien vu... Fi! Quelle plèbe!

Au lieu que nous...

Mais revenons à ces rustauds d'artistes... Et tout d'abord, ils ne savent donc rien. Ce n'est même pas à démontrer, je pense? Où d'ailleurs auraient-ils fait leurs études? Au lycée, à la Sorbonne, à l'École des Beaux-Arts? Mais au lycée, on ne songe qu'à fumer des cigarettes; à la Sorbonne, on n'apprend plus que l'espéranto; à l'École des Beaux-Arts, on se soucie surtout de mépriser les bourgeois. Tout ça n'est pas sérieux.

Chacun sait que l'on ne peut s'instruire qu'en se promenant dans les salles de boxe,

où il y a des athlètes, et non pas dans les musées, où l'on ne trouve que des copies d'athlètes. C'est dans la cour d'un entraîneur, en regardant marcher les cracks, que l'on apprend à connaître le jeu des beaux muscles, et non certes en observant des chevaux peints ou sculptés, ou mécaniques, ou que sais-je?... Et encore ne suffit-il pas de les contempler, ces cracks : mais il faut les monter, pour bien se rendre compte de leur force, de leur grâce, de leur qualité, de leur forme en mouvement... Or, avez-vous jamais rencontré un rapin à l'exercice, le matin, dans les allées d'entraînement? Non, bien certainement... Et les sculpteurs, les voit-on sur le ring? Pas davantage...

Je vous dis que les artistes n'ont jamais rien appris!

En outre, ils n'ont aucun goût. Ils sont, tout le temps, à vous parler d'esthétique, de musique, etc... Ces badinages sont très jolis, mais est-ce que cela existe à côté des spec-

tacles véritablement raffinés, et des émotions qui valent en réalité la peine de vivre? Or nul n'ignore, n'est-ce pas, que les impressions positivement rares, inouïes et divines, ce sont, par exemple, celles que l'on éprouve en apercevant la foulée de galop d'un gagnant du Derby, le démarrage de deux lévriers courant la finale de la Waterloo-Cup, le direct ou le crochet du gauche d'un champion du monde, un splendide coup d'épée porté sur le terrain, une mise à mort bien exécutée par le plus brillant et le plus méthodique des toreros, enfin un geste, un effort très savant et très magnifique, un acte parfait.

Quant à l'émotion délicieuse entre toutes, que voulez-vous qu'elle soit, sinon, pour n'en citer qu'une, de voir son voisin se rompre les os en sautant un « tombeau » à Pau? Il y aurait bien encore, à vous en croire, parmi les frissons de choix, le trouble où peut vous jeter un rendez-vous longtemps attendu avec quelque nouvelle amie, et celui que vous don-

nera la révélation exquise d'une épaule plus ronde et plus nacrée encore qu'on ne l'aurait pensé. Mais ces sensations-là sont moins pures : il y entre de la concupiscence et de la vanité.

Tandis qu'admirer une balle superbe de Decugis ou la ruée habile d'une meute coiffant un sanglier, vous m'accorderez que c'est bien moins suspect, en tant que plaisir d'art !...

Mais à quoi servirait-il de tenir aux artistes de semblables propos ? Est-ce qu'ils vont aux courses, aux régates, aux réunions de football ? Prennent-ils des cerfs en forêt, gravissent-ils des pics inaccessibles dans les montagnes ?

Plus souvent ! Ils ne se rendent que dans les salons et dans les thés, si ce n'est à la brasserie, si ce n'est au lit, avec ces dames... Frivolité !

***

Moi qui vous parle, et qui n'aime pas les

artistes, j'ai profondément médité sur l'Art. Après bien des années d'études, j'en suis arrivé à une conclusion angoissante, et que voici : il m'est impossible de savoir si décidément un lévrier prenant son lièvre est plus beau qu'un faucon tuant sa proie, ou vice versa. Redoutable incertitude !

J'avais commencé mes travaux avec des coqs de combat. J'en possédais d'indiens, tout noirs, comme des samouraïs en armure, et d'anglais, rouges, dorés, et féroces à faire peur. Ces êtres splendides, à rostres d'aigles, se livraient des batailles sublimes. J'en eus tout un élevage, toute une cohorte. Je les menai battre dans le Nord entier, à Lille, à Douai, à Cambrai, à Bruges... Ils m'apprirent plus d'un secret touchant le courage, la noblesse, l'allure, le geste ! Ce furent mes premiers maîtres. Dès cette époque, je n'allais pas mal, je me dégrossissais, mais j'en étais aux éléments.

Ces premières classes faites, je devins afi-

cionado. A Saint-Sébastien, à Pampelune, à Bilbao, je profitai beaucoup, en analysant le contraste qu'il y avait entre ces brutes furieuses de taureaux, et ces toreros si froids, si hardis, et si précis, qui les jetaient savamment bas, d'un seul coup de leur petite épée. Au bout de plusieurs saisons, j'avais acquis la notion de l'exactitude mathématique et de la propreté dans le combat. Je me sentis licencié ès-sports.

Après quoi, j'arrivai aux études suprêmes : et ce fut le coursing. Mais je n'ai plus la force de vous parler de lévriers. Il y a dans la vie ceux qui comprennent l'Apoxyomène du Vatican ou l'Homère aveugle de Naples... puis il y a les autres. Il y a également ceux qui pleurent d'enthousiasme en voyant un greyhound travailler un lièvre... et il y a les autres. Si vous êtes parmi ces derniers, je n'insiste pas. Sinon, vous devez comprendre que dès l'instant où, pour la première fois, je mis le pied sur un terrain de coursing, je

pénétrai vraiment parmi les Muses. Je me nommai docteur à ce moment-là.

Et ne voilà-t-il pas que, récemment, j'ai vu voler des faucons!

Un brave homme, très simple, nommé Martin, a enfilé par-dessus la manche de son vieux veston un émouvant gant à crispin; il a pris un faucon sur son poing, a rendu la vue à ces yeux d'un éclat presque atroce, en retirant le petit capuchon de cuir que portait l'oiseau, puis il a lancé son rapace dans la nue! Ah! quand il me fut donné de suivre du regard ce vol royal, et de voir le pirate ailé dominer, en se jouant, sa proie, ensuite la tuer rien qu'en la touchant nettement du bec, sous la gorge, comme avec le plus délicat des stylets — ah! en cette minute-là, j'ai compris... J'ai compris que je ne pouvais décidément pas souffrir les artistes, ces ronds-de cuir qui ne connaissent que la musique, la sculpture, la peinture, l'architecture, et point les coqs de combat, ni les athlètes, ni les taureaux, ni

les chevaux, ni les lévriers de course, ni les faucons — bref, à peu près rien, quoi!

Je me demande si l'on me saluera encore, après un tel aveu. Mais, ma foi, je parle comme je pense, chers corinthiens.

TABLE

INTRODUCTION A LA VIE COMME-IL-FAUT

ÉPITRES AUX CORINTHIENS

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE H. BOUILLANT.



Boulenger, Marcel
Introduction à la vie comme-il-faut 5. éd.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 02 01 08 002 8